



## A TRAVERS LES PLUS HAUTES ALTITUDES DU GLOBE

### I

A travers l'Asie centrale et le Thibet. — Grande et belle page ajoutée à l'histoire de la terre. — Hardis voyageurs. — Régions inexplorées et contrées absolument inconnues. — De la frontière russe au Tonkin. — Kouldja et Lob-nor. — Lhaça, ville sainte et Batang. — Une route entièrement nouvelle d'environ 2,500 kilomètres à travers les plus hautes régions du globe. — Périls innombrables, fatigues inouïes, privations incessantes et cruelles, froids terribles. — Altitudes de 6,000 mètres. — Les plateaux glacés et le désert, effroyables solitudes. — « Le mal des montagnes » et la « rage de l'homme ». — Types thibétains et pâtres kalmoucks. — Usages et coutumes, le moulin à prières; animaux bizarres et fleurs étranges. — Les obos et les pierres qui prient — Les lamas, les porteurs de chapelles. — Hostilité et trahison des indigènes, pièges et menaces. — Attitude héroïque et victorieuse des explorateurs. — Pas une goutte de sang versé. — Péripéties émouvantes et curieuses anecdotes. — Découvertes fécondes. — Une expédition qui honore la France. — Science et patrie.

**D**E 6 juillet 1889, en pleine Exposition, Gabriel Bonvalot, déjà célèbre par son beau voyage au Pamir, quitte Paris dans le but d'explorer l'Asie centrale et le Thibet, en traversant des régions absolument inconnues, depuis la ville de Koudja, frontière de la Russie, jusqu'à Hanoï, capitale du Tonkin.

Le duc de Chartres ne se borne pas à faire les frais de cette lointaine et périlleuse expédition; à l'illustre explorateur, il confie son fils, le jeune et vaillant prince Henri d'Orléans, impatient de partager les périls, les fatigues et la gloire de Bonvalot.

A Moscou, Rachmed, vieux compagnon d'exploration de Gabriel Bonvalot, vient se joindre à nos deux explorateurs, recrute des hommes, organise la caravane.

A Kouldja, ville frontière de la Russie, un missionnaire belge, le père Dédeken, parlant couramment la langue chinoise, se fait admettre dans l'expédition avec l'énergique résolution de la suivre jusqu'à la côte indo-chinoise. Sa prudence, son courage et sa connaissance de



l'extrême Orient seront d'un précieux secours pour la caravane.

Kouldja, point de départ; Hanoï, point d'arrivée; le Turkestan chinois, les monts Thian-Chan, le lob-nor, les monts Colombo, les villes d'Orla, de Lhaça et de Butang, telles sont les lignes de ce voyage immense à travers les plateaux glacés, les solitudes infinies, les déserts affreux; au milieu des tribus sauvages, des indigènes toujours hostiles et menaçants, astucieux et perfides, gardant avec une défiance jalouse la clef mystérieuse de ces régions inhospitalières et barbares, encore inconnues.

A chaque pas, la vaillante caravane est arrêtée par des peuplades guerrières et nomades que nos intrépides voyageurs intimident par la puissance de leurs armes sans jamais verser une goutte de sang.

Les premiers, Bonvalot et le prince Henri d'Orléans ont pénétré dans les terres qui s'étendent des monts Colombo à Lhaça, sur un espace d'environ 1,000 kilomètres, et, les premiers, ils les ont franchies d'un bout à l'autre.

Les premiers, ils ont vu les hommes habitants de ces contrées inhospitalières, véritables sauvages aussi défiants que farouches, menace incessante et danger perpétuel.

Les premiers, ils ont tracé, de Lhaça à la frontière chinoise, une nouvelle route de 1,500 à 1,600 kilomètres.

Les premiers, ils ont ouvert, à travers ces régions barbares, plus de 2,500 kilomètres de route absolument inconnue, soigneusement relevée à la boussole, accompagnée de toutes les observations que demande la science moderne.

Les premiers, enfin, ils ont étudié la faune et la flore de ces régions inexplorées, les usages, les mœurs, les croyances, les types de ces indigènes que n'avait entrevus jusqu'alors aucun européen.

Et, pendant cette miraculeuse traversée du Thibet, en plein hiver, ces intrépides explorateurs bravent, des mois entiers, des altitudes de 5,000 à 6,000 mètres, une nourriture souvent détestable, des fatigues horribles, des froids meurtriers allant parfois jusqu'à 40° au-dessous de zéro, jusqu'à la congélation du mercure dans le thermomètre; triomphent des plus vives souffrances physiques et morales qui font, autour d'eux, des morts. C'est ainsi que le fidèle et précieux compagnon Rachmet succombe aux épuisantes fatigues et aux cruelles privations de cette route à travers l'inconnu.

Pour nourriture, une sorte de pain invraisemblable, durci par la gelée et qu'on est obligé de briser avec un marteau; du lait de jument,

un peu de farine, de la graisse figée, quelques morceaux de viande coriace que l'on cueille avec les doigts comme faisaient les héros d'Homère. De temps à autre, un gibier de rencontre, un poisson de hasard, la chair inattendue et souhaitée d'un fauve téméraire ou confiant; le mouton — cette provision qui marche — ressource suprême de la caravane, traînant des gigots étiques le long des fleuves glacés et des pics neigeux. La nuit de Noël, on « réveillonne » par 40 degrés de froid, sur les monts désolés, d'un morceau de fromage de Hollande que se partagent les voyageurs.

Au Tash-Duvan, nos explorateurs commencent à souffrir cruellement du « mal de montagne ». Le prince Henri en est particulièrement éprouvé : violents maux de tête accompagnés de nausées, saignement de nez et fatigue générale, accablante; la nuit, insomnie complète pendant laquelle on se trouve dans la cruelle alternative, ou de rejeter ses couvertures et de grelotter horriblement, ou d'être étouffé. Quel supplice! Heureusement, après quelques jours de souffrance, on se fait à ces hautes altitudes, comme les bouquetins et les vautours. J'en excepte ceux qui meurent.

Tout le monde souffre de ce terrible mal de montagne. Tantôt, l'un se plaint de violentes douleurs de tête, un autre de maux intolérables d'estomac; tantôt, un autre se couche avec des gémissements, prétend avoir les jambes cassées, se met à tousser comme un poitrinaire. Et les bêtes perdent leurs forces : ânes, chevaux, chameaux se traînent misérablement.

Neige et glace; partout la solitude. Nulle trace : les hauts plateaux glacés, le désert implacable.

Un seul abri : la tente que l'on se prend à aimer comme un foyer. Sa hauteur est celle d'un homme de taille ordinaire, mais elle est juste assez longue et assez large pour que nos trois explorateurs, Bonvalot, Dédéken et le prince d'Orléans, puissent s'étendre sur les feutres, prendre des notes à la lueur de la lanterne fumeuse, manger, les jambes croisées, dans une unique écuelle de bois, quelque ragoût extraordinaire dont on chercherait en vain la stupéfiante recette dans la *Cuisinière bourgeoise*. Puis, les notes prises et le thé largement savouré, on s'endort, la main sur ses armes, roulé dans une pelisse tiède grâce aux longs poils du mouton du Turkestan.

C'est que nos vaillants explorateurs ont appris déjà à supporter les plus vives transitions atmosphériques : Dans la basse vallée de Kounyez, la chaleur a été de +40° à l'ombre, et, dans la haute vallée du Youldouz, le froid de — 20° durant la nuit. L'hiver et l'été en un jour.



Voici le désert, le désert parfait, sans broussailles, sans herbe, sans eau, sans trace; le hasard, l'inconnu; des bandes de glace, saupoudrées de sel, qui barrent le chemin. Sur le bord, des carcasses de chameaux déchiquetées par les fauves, des montures noyées avec leurs conducteurs ou leurs cavaliers. De la glace surgit le bras d'un malheureux Kalmouck tendu vers le ciel comme pour le menacer ou l'implorer...

Sur le sol, d'énormes blocs de lave tout noirs, pressés les uns sur les autres, dessinant la coulée qu'ils ont suivie comme dans une grande route sombre; au loin miroitent, au soleil, des lacs muets et glacés. De grandes chaînes blanches qui semblent infranchissables et que nos infatigables explorateurs parviennent à contourner. Montagnes et précipices, glace, froid, vent, tout paraît accumulé par la nature afin d'arrêter l'humain assez téméraire pour vouloir pénétrer ces solitudes; et quand les explorateurs découvrent quelque lac immense, encore absolument inconnu, ou qu'ils baptisent des chaînes colossales, il leur semble qu'ils violent un sanctuaire.

Pendant tout le mois de janvier on ne marche qu'à la boussole dans le plus monotone et le plus désert des déserts : montées et descentes, collines abruptes que l'on contourne, lacs glacés qu'on évite, défilés qui se tordent, se rétrécissent, aboutissent à de vastes salines, nouveaux chaînons qui barrent la route et qu'il faut attaquer de front. Tout à coup surgit une véritable chaîne, on louvoie, on cherche une passe, on la trouve, on descend joyeux, mais bientôt se dresse une chaîne nouvelle à franchir, un nouveau passage à trouver. C'est à désespérer de sortir de ce gigantesque chaos.

Le froid augmente, le mercure gèle, 40 degrés! Les chevaux de la caravane perdent leurs forces, ne peuvent se trainer; on les abandonne. Les chameaux dépérissent aussi. La soif les tourmente. A quelques pas du camp s'allonge un étang qui n'est pas gelé : c'est de salure, évidemment, mais on veut croire que des sources chaudes ont élevé la température de ses eaux. La caravane s'approche, les chameaux baissent la tête et la relèvent aussitôt; les chiens, qui accourent joyeux, s'en vont tête basse; ils viennent de goûter une vraie saumure; plus loin, on les voit s'acharner sur la glace et l'ensanglanter en la mordant.

Çà et là, des volcans éteints avec les laves dont ils couvrent la steppe. A celui-ci Bonvalot donne le nom de *Rectus*; à celui-là le nom du grand voyageur flamand *Ruysbruck*. Arrivés sur les bords d'un lac immense de 80 kilomètres de long sur 20 de large, nos explorateurs le baptisent *lac Montcalm*.

Le 14 janvier, l'intrépide caravane établit son campement à la prodigieuse altitude de 5,700 mètres. Chétive et misérable, ainsi qu'un point infime au milieu d'un formidable entassement de volcans à jamais éteints, de murailles fantastiques et de roches géantes, la tente de nos infatigables voyageurs se dresse au pied d'un pic de 8,000 mètres, le plus haut massif qu'ait rencontré l'expédition; à cette masse sans rivale, toute blanche de neige et de glace, on donne un des plus beaux noms de France : *Dupleix*.

Et c'est ainsi qu'au milieu de cette nature implacable et désolée, nos explorateurs, soumis à toutes les privations, à toutes les fatigues, à tous les dangers, baptisent un lac, un volcan, une montagne, de noms chers à la patrie française.

Vers le 20 janvier, on aperçoit des loups, des renards, des singes, à 5,500 mètres d'altitude; des traces d'un campement d'été, de grands troupeaux de yacks sauvages, énormes masses noires, qui s'enfuient au galop en agitant le long panache de leur queue flottante. Parfois, à la vue de la caravane dont ils flairaient les intentions cynégétiques, ces farouches animaux s'élancent entre les femelles et les voyageurs, viennent se placer sur deux rangs, baissant la tête, frappant du pied, agitant la queue avec furie. Un coup de carabine met le troupeau en fuite. Sur les hauteurs, des taureaux font sentinelle; d'autres à l'avant servent de guides, tandis que des yacks galopent sur les côtés de la troupe pour faire serrer les femelles ou, d'un coup de corne, pousser dans les rangs le veau distrait qui s'en écarte. Sur les hauts plateaux du Thibet, les déjections de l'yack sont l'unique combustible. Sans ce fauve providentiel, il serait impossible de se chauffer dans ces régions de glace éternelle.

Après les yacks, dont nous reparlerons à propos de la faune si curieuse et si originale du Thibet, nos explorateurs aperçoivent des bandes de vives et légères antilopes; c'est l'*ada*, véritable gazelle, délicate et mignonne, aux jolies cornes recourbées en arrière en forme de lyre; c'est l'antilope orongo, aux formes élégantes et ramassées, au pelage blanc, à la poitrine noire, la tête parée de longues cornes droites et cannelées qu'elle tient légèrement inclinées en avant lorsqu'elle s'enfuit au trot, sa constante et gracieuse allure.

Des vautours et des corbeaux apparaissent dans le ciel; enfin, les carabines s'épaulent, visant le mouton de montagne, ressource précieuse, manger exquis.

Peu à peu, on s'écarte des altitudes extrêmes. Et la vue de ces campements d'été, qui ont laissé des traces peut-être inespérées, c'est la



confiance et la joie ; ces animaux qui viennent d'apparaître, c'est la vie.

C'est vers cette date du 20 janvier, raconte Bonvalot, que sa troupe fut prise de la rage de l'homme. Il observe ingénieusement que l'euro péen, vivant au milieu de la multitude des hommes et de la fourmilière des villes, harassé par les mille devoirs, les mille obligations que la société lui impose, a souhaité plus d'une fois la solitude et le désert. Eh bien ! l'escorte du célèbre explorateur est lasse des solitudes profondes, des déserts muets ; elle est lasse de ne rien voir, pas même la fumée d'un feu ; elle est lasse de ne rien entendre des bruits que font les troupeaux d'hommes ; elle est lasse de ces plateaux immenses et désolés où pas un être humain ne montre sa face, où les oreilles n'entendent parler que le vent impitoyable qui court, en gémissant, sur les glaces et les neiges, ou bien la tempête furieuse qui s'engouffre dans les ravins, tourne autour des pics inaccessibles, se précipite en hurlant dans les cratères mystérieux des volcans éteints.

Ce que veut l'escorte, ce sont des hommes et, sans cesse, elle interroge anxieusement l'horizon.

Ces pauvres gens examinent le sol, veulent apercevoir des traces et se figurent en découvrir, l'annoncent avec une joie chimérique à leurs sceptiques compagnons et, bien qu'ils se trompent, ils protestent avec fureur contre une erreur qui serait leur désespoir.

« Un jour, raconte Bonvalot, notre chef de chameliers Dainganes arrive rayonnant. D'humeur taciturne et sombre ordinairement, il est tellement heureux qu'il invite ses camarades à savourer avec lui de la pâte cuite à l'eau et à la graisse : un régal ! C'est le plus aimable et le plus bavard, le plus charmant des compagnons. D'où vient cette subite et gracieuse métamorphose ? C'est qu'il a trouvé un bout de corde, tressée autrement que les nôtres, en crin de yack. Pour lui, c'est la preuve incontestable que les hommes du Sud sont venus jusque-là, en été, bien entendu, de sorte que ces mêmes pâtres ne sauraient être bien éloignés. »

« Cet homme a la rage de l'homme. Il veut en voir ! Jamais le plus rapace Harpagon n'a cherché la pièce d'or qu'il a perdue avec un plus ardent désir de la ramasser de sa main avide. »

A ses gens atteints de cette étrange maladie de la « rage de l'homme », Bonvalot s'ingénie à faire prendre patience ; il les prévient avec beaucoup de raison qu'ils ont tort de tant souhaiter leurs semblables, qu'ils n'ont rien de bon à espérer de leur venue, qu'il serait infiniment préférable de continuer la route tranquillement. Vaines observations ! ils veulent

« voir des hommes » Et, fait curieux, lorsque vers la fin de janvier, les traces de troupeaux et de campements d'été se présentent plus fréquentes et plus sûres, lorsqu'il n'y a plus à douter du voisinage évident des Thibétains, ces mêmes gens, si avides d'apparitions humaines, ne parlent plus que de se méfier, de se garer de l'homme. Celui qu'ils ont tant désiré ne leur inspire plus que des craintes.

La caravane avance toujours, par lentes et petites étapes ; les bêtes sont épuisées, les gens sans forces ; un vieux kirghiz, brave et fidèle compagnon, a eue les pieds gelés, il ne peut se tenir que sur les genoux. Enfin, voici de l'eau courante ; on la goûte, elle est bonne ! En même temps, les collines voisines apparaissent couvertes d'herbe ancienne, malgré régal pour les bêtes, mais pourtant un régal. On s'attend les uns les autres, on s'écrie : « De l'eau ! de l'herbe ! Les hommes sont proches ! » D'aucuns même prétendent apercevoir un cavalier qui se sauve : quelque antilope sans doute...

L'homme, toujours l'homme. C'est lui qu'on attend, que l'on souhaite, que l'on veut, que l'on espère à chaque instant.

— Nous sommes, raconte le prince Henri d'Orléans, comme des naufragés perdus au milieu de l'Océan ; mais c'est *Homme !* et non *Terre !* que crie notre vigie, le fidèle Timour, ce matin béni du 31 janvier.

C'est un homme, en effet ; quel gros événement ! Bonvalot ordonne qu'on l'invite à s'asseoir près du feu, qu'on lui offre du thé, du sucre, qu'on lui fasse fête.

Ce premier échantillon des Thibétains est petit, maigre, nu-tête et sans barbe, avec de petits yeux et de longs cheveux tombant sur le front et formant une grosse tresse sur le dos. Il est nu sous une vaste pelisse en peau de mouton, porte un fusil à mèche et un sabre à la ceinture. Ajoutons qu'il a les pommettes saillantes, le nez gros et court, les lèvres fortes, les dents rares et sortant des gencives, la main et les pieds petits.

A la vue des explorateurs, il se lève et leur présente ses respects d'une étrange façon, s'inclinant, dressant les pouces en l'air et laissant pendre d'un demi-pied sa langue énorme. Le brave homme ne sait ni le chinois ni le mogol, et, comme la caravane n'est que médiocrement ferrée sur le dialecte thibétain, la conversation est assez languissante. Il s'étonne de la barbe des voyageurs, s'intéresse vivement à leurs armes, contemplant avec une admiration naïve sabres, revolvers et carabines. Il ne connaît pas le sucre blanc. Après avoir léché avec précaution le morceau qu'on lui donne et l'avoir trouvé à son goût, il le serre dans sa main comme le ferait un enfant et demande un second morceau.



Enfin, il arrive d'autres Thibétains, tous armés, conduisant vers le nord, dans les pâturages d'été, d'immenses troupeaux de yacks et de moutons. Ce sont, rapporte le prince Henri, de vrais sauvages chaussés de bottes de laine de couleur, vêtus de peaux de mouton, n'ayant pour toute coiffure que leurs longs cheveux noirs flottant sur leurs épaules. Ils s'appuient généralement sur une lance, en des poses bestiales absolument dépourvues d'élégance et de noblesse. Sans beaucoup de crainte, ils s'approchent du camp, où le thé leur est offert. Ces sauvages, qui prennent nos voyageurs pour des Russes, ont reçu, de Lhaça, les ordres les plus sévères. Ils s'obstinent à ne donner aucune indication, mais invitent la caravane à s'arrêter, lui offrent du lait, de bons pâturages, courtoisie fallacieuse que dicte la défiance. C'est à grand-peine que nos explorateurs arrivent à échanger quelques moutons, maigres provisions, contre des morceaux d'argent. Puis, ils continuent leur chemin, malgré les pressantes et insidieuses invitations qu'on leur fait d'aller vers le sud-ouest, sous prétexte que l'herbe est bonne, qu'ils trouveront des tentes hospitalières pour se reposer.

Quant aux renseignements que l'expédition obtient au sujet de Lhaça, ils sont de plus en plus contradictoires. Cependant, Bonvalot est convaincu de tenir la bonne piste et il la suit, la suivra jusqu'au bout, sans se préoccuper des trompeuses indications de ces astucieux Thibétains.

De temps à autre, on aperçoit des tentes qu'abritent les vallées, des cavaliers qui s'enfuient montés sur de minuscules et rapides poneys. Il semblerait qu'on fasse le vide devant la caravane.

Bientôt des pelotons de cavaliers surveillent d'un œil farouche et menaçant l'expédition qui, bravement, s'avance, entourée de dangers. Avec une opiniâtreté alarmante et sournoise, ces espions barbares suivent la caravane qui les tient à distance par ses armes à longue portée. Parfois, deux ou trois cavaliers des plus hardis s'approchent du camp où la vigilance des chiens décèle leur présence; on se met aussitôt sur ses gardes et la tente est toujours disposée en lieu sûr où toute surprise est impossible.

Un jour, nos voyageurs sont accostés par un chef parlant mogol, suivi d'une nombreuse escorte. Il se montre affable et courtois, invite charitablement la caravane à ne pas aller plus loin. Il va sans dire que l'on ne tient aucun compte de ses conseils aimables.

Fréquemment, raconte Bonvalot, de petits chefs entourés de cavaliers, simulant d'hypocrites sympathies, viennent engager nos énergiques explorateurs à rebrousser chemin. On

leur répond en demandant des moutons, du lait. Ils déclarent que leurs bêtes n'en donnent pas. Quelquefois, ils se décident à vendre quelques moutons. S'ils refusent, on tire sur leurs troupeaux, en leur payant le double de ce qu'ils demandent. Alors, séduits par ce genre de commerce, ils s'étonnent, exultent, éclatent de rire. Cependant, les bêtes de la caravane sont de plus en plus épuisées. Alors on prend de force des chevaux qui sauveront la vie aux hommes de l'expédition, sauf à les payer plus que leur valeur et à combler de petits cadeaux le vendeur malgré lui.

Après avoir marché un mois à la boussole, la caravane a la joie de retrouver un chemin de moutons assez battu qu'elle s'empressera de suivre; pendant quinze jours, elle avance dans une grande route formée de sentiers parallèles. Des cavaliers, la tête ornée d'une peau de renard, armés de sabres et de fusils à longues fourches en fer, caracolent autour des voyageurs. Lorsqu'ils deviennent trop gênants, quelques coups de revolver, tirés en l'air, suffisent à les disperser.

Le 13 février, un jeune chamelier des environs de Korla, Niatz, vaillant et robuste garçon, s'est pour ainsi dire éteint, sans proférer une plainte, les pieds gelés, victime des grandes altitudes. On n'a pu rien faire pour le sauver. Impossible à la caravane de descendre ou de revenir sur ses pas, encore moins de s'arrêter quelques jours. L'existence de tous est en danger. Le cadavre méconnaissable, figure enflée, lèvres noires, œil vitreux, est déposé au pied d'un rocher, dans un coin sauvage et désolé dont le silence ne sera troublé que par le hurlement des loups et le sinistre croassement des corbeaux.

Après Niatz, c'est le brave et fidèle Imatch, le chef des chameliers, qui succombe aux effroyables fatigues, aux incessantes privations de cette fantastique exploration. Près de mourir, il se traîne sur les genoux auprès de ses compagnons : « Adieu, leur dit-il d'une voix défaillante, merci; vous avez tous été bons pour moi ! Adieu ! » Puis, se couchant de côté, il expire. C'était un homme d'une rare énergie, d'une profonde honnêteté et d'un grand dévouement. Lorsque, pour l'ensevelir, on creuse péniblement le sol rebelle durci par les gelées, chaque voyageur éprouve un serrement de cœur; on l'aimait, le vieil Imatch. Le lieu où il repose est triste, le ciel est sombre et les loups ont hurlé toute la nuit comme s'ils flairaient une proie. La caravane, affectée douloureusement, a hâte de partir.

FULBERT-DUMONTEIL.

*(La suite au prochain numéro.)*



# BIBLIOGRAPHIE

## AU TERME DE LA VIE

PAR CHARLES ROZAN.

C'est un bon livre que celui qui nous montre de quelle façon nous devons vieillir. Les jeunes filles le trouveront peut-être trop austère et mal approprié à leur âge, mais elles liront tout au moins les chapitres intitulés : *Une vieille femme, Une vieille fille, Une vieille coquette.*

Il n'est jamais trop tôt pour apprendre de quelle façon l'on doit vieillir, car, comme le dit excellemment M. Charles Rozan : « L'existence entière d'un homme, quelle que soit sa condition ou sa fortune, dépend de la façon dont il a vécu dans sa jeunesse », tout résulte de notre début dans la vie; à qui n'a que d'honnêtes souvenirs, la vieillesse est douce et légère. Celui qui est bon à vingt ans, le sera encore à soixante. « Jamais, déclare Plutarque, abeille, par vieillesse, ne devient frelon ». « Notre vie présente, ajoute Lacordaire, est le creuset laborieux d'où doit sortir notre vie future ». Il va sans dire qu'ayant tout lu, l'auteur ingénieux de *A travers les mots*, nous donne l'opinion des plus grands esprits, anciens et modernes, sur les gens qu'il divise, selon leur mérite, en deux groupes très distincts : les vieillards et les vieux.

Elle figure dans la première catégorie, cette aimable M<sup>me</sup> Robert, qui a sauvé du naufrage de sa jeunesse la grâce, cette physionomie du cœur, bien supérieure à la beauté. Bonne, elle le devient tous les jours un peu plus, et aussi heureuse que bonne, car elle aime, elle est aimée; elle garde autour d'elle un cercle d'amis qui vont dans son salon pour se distraire et pour s'améliorer; la réelle supériorité de son esprit lui permet de mettre en relief celui des autres, de pratiquer cette politesse qui « consiste à alimenter la conversation et à ne s'en emparer jamais ». « Une maîtresse de maison a la garde de cette espèce de feu sacré, mais il faut que tout le monde puisse en approcher ». Or, M<sup>me</sup> Robert est une maîtresse de maison selon les préceptes de M<sup>me</sup> Swetchine.

Moins brillante, M<sup>lle</sup> Lefèvre pourrait résumer sa vie en deux mots : abnégation, sacrifice, et cela suffit pour qu'on la vénère. M<sup>lle</sup> Lefèvre, qui a gardé intacte dans son âme, n'ayant été ni épouse ni mère, toute sa puissance d'expansion, sera éternellement jeune par l'énergie et par la sensibilité. Rien en elle ne s'est jamais aigri.

Et la pauvre M<sup>me</sup> Chardin ignore, elle aussi, l'amertume, malgré les malheurs qui ont ruiné sa vie. Solitude, pauvreté, elle a tout supporté

avec une vaillance qui n'exclut pas chez elle une étrange timidité de nature. Timide elle l'est en ce sens qu'elle déteste le monde, mais elle ne déteste pas les chats, en revanche, et c'est grâce aux gentillesse d'un petit chat que cette affligée peut encore sourire.

Traître, hypocrite, ingrat, le chat ne l'est pas plus que l'homme, et il a la grâce, le savoir-vivre, la discrétion, les habitudes d'ordre, le soin de sa personne que tous les hommes ne possèdent pas, et qui font de lui, par excellence, un hôte aimable, l'ami du foyer.

Aimez les chats, la conversation et, avant tout, le prochain, mesdemoiselles; mais ne devenez jamais l'horrible vieille coquette qu'est M<sup>me</sup> Aglante, qui a vu venir avec terreur les rides et la calvitie, n'a pu se résoudre à être une vieille femme et s'est rendue, par l'abus des artifices, un objet grotesque :

Ayant vingt ans le jour et soixante ans la nuit...

ou plutôt croyant avoir vingt ans, à l'heure où elle prouve tout simplement, par sa lutte maladroite contre des ravages impossibles à cacher, l'humiliante douleur qu'elle a de vieillir (1).

## SŒUR LOUISE

PAR MADAME DU CAMPFRANC

La seconde partie de ce livre émouvant, la vie d'une sœur, missionnaire en Afrique, ne mérite que des éloges; nous aimons moins le commencement.

Il y a péril à proposer à de jeunes esprits ce devoir excessif et douteux de l'immolation de toute une vie au salut d'une âme coupable. Louise d'Arnolle, fille d'un écrivain qui a professé de mauvaises doctrines, veut expier pour son père; elle renonce dans ce but à l'amour, au bonheur humain, afin de racheter un péché dont elle ne doit se rendre que bien vaguement compte.

Il nous semble que de pareils mobiles, si généreux qu'ils paraissent, sont au fond entachés d'orgueil et ne peuvent promettre dans la réalité des vocations bien sérieuses. Cette fois, d'ailleurs, nous n'avons rien à dire, puisque le sacrifice de Louise est le prélude à une vie de sainte parmi les héroïques filles qui ont répondu à la voix du cardinal Lavigerie, pour aller consoler, instruire et sauver l'Afrique esclave (2).

Th. BENTZON.

(1) *Au terme de la vie*, par Charles Rozan. 1 vol., 3 fr. 50. — Librairie Ducrocq, 55, rue de Seine.

(2) *Sœur Louise*, par M<sup>me</sup> du Campfranc. 1 vol., 3 fr. Librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins.



# DERNIÈRE PENSÉE

(SUITE)



Va nature est un merveilleux poème pour qui sait lire dans les pages admirables qu'elle présente aux regards. Mais l'œil de l'homme, sans cesse distrait par les spectacles de la vie sociale, n'a guère le temps ni l'occasion de se fixer sur ces tableaux émouvants.

Il y faut ajouter ceci, que selon que la tristesse ou la joie hante notre esprit, nous apprécions diversement les beautés des choses qui nous entourent ; par une répercussion bizarre de notre sentimentalité sur les objets matériels, nous attribuons à ceux-ci nos plaisirs et nos peines, nos affections et nos ressentiments. Nous les en rendons responsables, nous les faisons passibles de nos colères ou de nos sympathies.

Depuis que Robert de Prébanec avait quitté Nice, emportant une espérance et laissant une promesse sacrée, Denise, enfermée dans sa douleur, ne trouvait plus rien autour d'elle qui l'attachât à la terre jusque-là tant aimée.

Et, cependant, Mai était venu, Mai, roi du printemps, et qui ne conserve plus que là sa couronne de fleurs et de rayons. Qu'importaient désormais à la jeune fille les allégresses de la belle saison commençante ? Elle n'avait cure de ces fêtes de terre, naguère pleines de reflets pour ses yeux. Le soleil, son ami d'antan, le soleil qui avait doré ces journées bénies du Carnaval, où, brusquement, elle s'était initiée à l'amour, n'avait même plus de consolations pour son regard. Et, dans sa naïve injustice de créature souffrante, elle eût volontiers reproché à l'astre de continuer à verser sa clarté et sa chaleur aux jours de l'abandon et de la détresse, comme il les avait versées aux heures de bonheur et d'épanouissement.

Lorsque M. Amart, attristé par ce chagrin de sa fille, l'interrogea, devinant les motifs, sur les derniers entretiens qu'elle avait eus avec l'officier de marine, Denise répondit sans détours.

— Père, monsieur de Prébanec m'aime autant que je l'aime, assure-t-il. Mais il m'aime différemment. Ce qu'il appelle sa fierté est assez forte contre lui pour balancer son affection, et tout en m'assurant que je suis pour lui tout l'avenir, toute l'espérance, il ne veut pas réaliser sur le champ cet avenir, il ajourne le couronnement de cette espérance jusqu'à l'heure où il m'aura conquise. Ce sont là ses propres expressions.

M. Amart hocha la tête :

— Tu dis cela avec amertume, mon enfant. Douterais-tu de la sincérité de monsieur de Prébanec ?

— Non, mon père. Je déplore seulement que l'amour d'un homme puisse céder le pas à sa susceptibilité. J'avais cru jusqu'ici qu'un cœur vraiment épris ne raisonne pas, qu'il est plus prompt aux folies qu'aux calculs et que le premier élan l'emporte vers l'objet qu'il poursuit, au lieu de le retenir.

Le vieillard ne put se défendre d'un vague sourire.

— Tu dis vrai, ma petite Denise, et tes réflexions sont pleines de justesse sur le terrain de la seule passion. Mais ici, de quoi nous plaindrions-nous ? Ne serait-ce pas nous montrer souverainement injustes ? Quoi ! monsieur de Prébanec, accueilli par nous à bras ouverts, agréé par toi, que dis-je ? *choisi* par toi, alors qu'il n'a formulé encore aucune demande, finit par recevoir l'aveu qui monte de ton cœur à tes lèvres. C'est ici que commence le problème et que l'intérêt s'y attache. Nature vulgaire, ce jeune homme se fût empressé de saisir cette occasion inespérée ; car, sans parler de ta beauté, qui est ta plus riche dot, une dot presque unique, tu appartiens à cette catégorie de jeunes filles à marier dont on dit qu'elles sont un beau parti. Eh bien ! ce jeune homme tressaille à ton aveu et, à son tour, il te confesse qu'il t'aime de toute son âme. Seulement, tu es riche... il est pauvre. Il ne veut pas te recevoir de tes propres mains et des miennes ; il veut te mériter, te conquérir. Certes ! le cas est rare et vaut la peine qu'on l'examine. Un sceptique dirait, avec un cruel persiflage : « Votre héros se fait valoir, ou bien il veut se donner le temps de devenir l'amoureux qu'il prétend être ». Et, malheureusement, il faut bien le reconnaître, aux yeux de la prudence vulgaire, ce sceptique aurait raison quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent.



Il s'interrompit, et ouvrant ses bras à sa fille :

— Réponds, enfant. Aussi cruelle que soit la plaie qui te déchire, n'est-ce pas que je viens de la toucher ?

— Père, père ! s'écria la jeune fille, qui se jeta sanglotante dans l'étreinte paternelle.

Il la tint longtemps serrée sur sa poitrine.

— Eh bien ! crois-en ma vieille expérience, enfant, et le coup d'œil sûr qu'elle m'a donné. Alors même qu'il n'y aurait qu'une chance en faveur de la loyauté et de la sincérité de monsieur de Prébanec, c'est cette chance que nous avons pour nous. Je ne m'y trompe pas. Dans une première révolte contre les préjugés du monde, dans une première soumission à ce qu'il a cru être l'ordre de sa conscience, il t'a tenu un langage qui t'a paru trop mesuré pour émaner d'une véritable tendresse. Tu le verras revenir avant peu sur ce langage et te dire qu'il s'est abusé, qu'il a trop présumé de ses forces et qu'il préfère le bonheur immédiat aux longues attentes de l'espoir.

— Oh ! fit Denise en relevant vers son père son visage rasséréné, si vous disiez vrai pourtant ! Hélas ! voilà six semaines qu'il est parti, et il ne nous a pas même donné signe de vie !

— Tu n'es pas patiente, chère enfant, conclut gaiement M. Amart, en mettant un baiser sur le front pâli de sa fille.

Vingt-quatre heures ne s'étaient point écoulées que ses réserves se justifiaient.

Le courrier du lendemain matin apporta à Denise une lettre dont la seule suscription fit bondir son cœur.

Elle venait de Lorient, et ses six pages serrées étaient d'une éloquence poignante :

« Denise, écrivait Robert de Prébanec, je ne peux plus vous dire *mademoiselle*, la séparation prévue, annoncée, s'accomplit plus tôt que je ne la redoutais. N'est-ce point ma faute, d'ailleurs, à moi qui ai tout fait pour en hâter l'échéance ? Dans ma fièvre de départ, j'ai supplié mes chefs d'appuyer ma demande. Ils n'ont que trop bien répondu à ma confiance. C'est le commandant du *Duquesne*, désigné par le ministre pour la station des mers de Chine, qui m'a pris au choix à son bord. Nous quittons Lorient dans six jours et... pour trois ans !

« Et voilà qu'au moment de fuir cette terre de France, le souvenir me revient, adorable et cruel, des instants d'ineffable bonheur où je vous ai vue, où j'ai rempli mon cœur, mes yeux, mon ouïe de votre image, de vos paroles, du son de votre voix. Et je ne résiste plus à l'aveu qui s'échappe de tout mon être, et je jette sur ce papier que vous allez lire le

« cri de détresse de ma fierté vaincue, le suprême appel d'une affection qui n'a pas su se révéler telle qu'elle est.

« Denise, je vous aime, je vous aime tant que les termes me paraissent glacés dans leur impuissance à rendre mes sentiments. « Denise, j'ai péché par orgueil et c'est à genoux que je vous demande de me le pardonner. Pendant des jours, pendant des semaines, Dieu m'a fait cette grâce de me laisser vous approcher. Je vous ai vue, j'ai entendu de votre bouche cet encouragement à parler qui m'a rempli pour toujours de votre présence. Je n'ai eu qu'à m'incliner sur vos petites mains pour en recevoir un bonheur tel que la raison se trouble à cette seule pensée. Et je n'ai pas su, pauvre fou ! esclave d'une susceptibilité coupable, prendre cette part du Paradis qui devenait mon lot. Je n'ai pas su vous répondre : « Ma vie vous fournira la preuve que je n'ai vu en vous que Denise, ma Denise, et non l'héritière du millionnaire Amart » ; je n'ai pas su m'empêcher de ce trésor qui se plaçait de lui-même à la portée de mon amour.

« Aujourd'hui, il est trop tard pour revenir sur le fait accompli. Marin de vocation, j'appartiens à mon pays, et je viens de lui renouveler par un acte mes serments de fidélité. Je ne puis plus reculer sans forfaiture, sans honte. Si j'ai tourné le dos au bonheur, que je sois seul puni.

« Mais, du moins, je ne quitterai pas la France sans vous adresser ce gémissement de souffrance, l'expression de cet atroce regret qui me consume, de ce conflit que je n'oserais confier à mon meilleur ami, car il est la preuve de ma faiblesse, mais qui sera peut-être mon excuse à vos yeux ».

Si cette lettre arracha des larmes à M<sup>lle</sup> Amart, elle lui porta du moins cette consolation de confirmer les prévisions de son père, en même temps qu'elle l'assurait de l'attachement désormais inébranlable de Robert.

Elle s'empressa de communiquer la précieuse missive à M. Amart.

Celui-ci baisa, selon son habitude, sa fille au front.

— Sais-tu ce que nous allons faire, fillette ? dit-il.

— Non, père, répondit-elle un peu émue de l'air de mystère qu'elle découvrit sous le sourire du vieillard.

— Eh bien ! voici : Comme Robert de Prébanec ne peut quitter Lorient pour venir à nous, c'est nous qui allons quitter Nice pour aller à lui. Cela ne sera pas, j'imagine, pour lui déplaire, et je crois que cela ne te déplaira pas non plus.



Denise jeta un cri de joie en sautant au cou de son père.

— Oh ! papa ! papa ! disait-elle en toute petite fille, comme tu es bon !

— Bah ! fit-il en riant, je te gâte un peu. Mais, car il y a un mais, cette pauvre joie que je te donne va, par malheur, se terminer en un flot de larmes, puisque Prébanec part dans six jours. A ce propos, pour bien faire, nous devrions partir nous aussi aujourd'hui même, et par le train de midi cinquante, qui plus est, si nous voulons arriver à temps pour passer encore quelques bonnes heures auprès de notre ami.

Déjà la jeune fille ne l'écoutait plus.

Elle avait couru à la chambre pour y jeter dans une valise quelque linge indispensable à un départ aussi rapidement improvisé.

Pendant ce temps, M. Amart appelait le chef ahuri et lui exprimait le désir, qui était un ordre, de déjeuner à onze heures au lieu de midi.

Aussi, au moment précis où la locomotive lançait son premier coup de sifflet, le père et la fille prenaient-ils possession du coupé que M. Amart avait fait retenir.

Ce voyage à toute vapeur égayait momentanément Denise.

Elle allait vers des régions inconnues. Bien qu'elle passât une bonne partie de son existence à Paris, elle ignorait le reste de la France.

Aussi lorsque le train, dans sa course rapide, se mit à traverser les plaines, à enjamber fleuves et rivières, à serpenter dans les vallées ou sous le couvert des bois éclaircis par les cognées de la civilisation, elle, la fille du soleil, se sentit prise d'un grand amour pour ces zones moins limpides, pour ce firmament mêlé de teintes grises, pour ces arbres de haute futaie qu'les bords de la Méditerranée ne connaissent guère, pour ces prairies chatoyantes, ces cours d'eau clairs et frais, bien différents du Paillon et du Var, qui meurent de soif.

La Bretagne surtout l'émerveilla.

De Nantes à Lorient, la voie ferrée passe des terres plates de la Loire aux côtes ondulées de Lanvaux avec sa lande vêtue de bruyères et de genêts épineux, aux riches perspectives de Vannes, aux alentours boisés d'Auray, aux riantes vallées du Scorff et d'Hennebont.

Denise, penchée à la portière, s'extasiait à chaque ouverture d'un panneau nouveau dans le décor. Au reste, l'approche du but faisait, à chaque station atteinte, battre plus violemment son cœur. Elle se sentait gagner du terrain sur le revoir, et ce voisinage de l'allégresse lui faisait oublier provisoirement l'heure imminente et presque aussi prochaine de la séparation.

Enfin, les chefs de train crièrent aux portières :

— Lorient !

Denise descendit frissonnante, presque défaillante. La voiture qui conduisit les deux voyageurs jusqu'à l'*Hôtel de la Marine* ne lui donna pas même le temps d'admirer la superbe avenue qui précède les portes de la ville de guerre. Une fois dans sa chambre, et lorsque M. Amart lui eut appris qu'un commissionnaire attendait, prêt à porter une lettre d'eux à la Préfecture maritime, afin qu'elle parvint plus sûrement à l'officier, la jeune fille palpitante eut à peine la force de jeter ces mots sur le papier :

« Robert, nous sommes ici. Vos heures sont comptées. Venez donc tout de suite, pour que nous soyons plus longtemps ensemble ».

.....

Quand cette missive parvint au lieutenant de vaisseau, il terminait son service d'inspection avant le départ à bord du *Duquesne*. Pour employer la locution populaire, « son sang ne fit qu'un tour ». Il était libre. Maintenant, avant le jour où l'on appareillerait, aucune besogne officielle ne le retenait à terre ni sur le pont du croiseur. Par déférence, il prévint son commandant et lui expliqua la surprise qui lui était faite.

— Morbleu ! mon cher, dit gaiement le capitaine de vaisseau, pour un gaillard qu'on aime bien, vous êtes un gaillard qu'on aime bien ! Mais, à la place de votre gentille fiancée, j'aurais préféré ne venir qu'au retour.

Robert serra la main de son chef et courut à l'hôtel.

Il y trouva M. Amart triste, mais souriant. Denise, tout en larmes, essaya de parler, de répondre à la chère lettre reçue à Nice. Les forces lui manquèrent et le jeune homme, aussi ému qu'elle, n'eut pas de peine à lui laisser le temps nécessaire à recouvrer son calme.

Il fallut l'intervention de M. Amart pour rendre à tous deux un peu de courage et de sang-froid.

— Voyons, mon enfant, dit-il à sa fille, nous ne sommes pas venus ici pour ôter à ton fiancé le calme et la résignation dont il a besoin ?

« Ton fiancé ». Ces mots, plus que le reste, rendirent instantanément à la jeune fille sa présence d'esprit. Elle voulut savourer les suprêmes minutes de leur entrevue. Elle se montra presque gaie et, comme Robert lui indiquait les particularités de l'appareillage :

— J'irai à Larmor, dit-elle ; je me tiendrai sur la grève pour vous voir une dernière fois, et ma voix vous souhaitera le revoir en même temps que la cloche de l'église.



Oh ! Ces quatre jours, comme ils furent remplis ! Comme les deux fiancés échangèrent leurs deux âmes ! Comme dans cet échange poignant, puisque la douleur y rendait plus vive l'affection qu'ils se donnaient, ils purent lire mutuellement dans leurs pensées !

Au moment où Robert, prêt à mettre le pied sur le plat bord de la baleinière que maintenaient respectueusement les matelots, serra pour la dernière fois la main de la jeune fille, il lui dit :

— Denise, j'emporte le plus enivrant espoir qui puisse soutenir un homme, et je vous laisse tout mon cœur. Mais je suis aux mains de Dieu désormais. En dehors de vous, je n'ai qu'une affection sainte. Je vous recommande mon frère Jean. Si je... meurs, je vous lègue la charge de veiller sur lui, d'en faire un bon Français et un bon marin, et... gardez mon souvenir.

Elle trouva la force d'interrompre ses pleurs.

— Robert, en ce monde et dans l'autre, je vous appartiens pour toujours. Votre désir est ma loi. Tout ce qui vous est cher m'est cher. Souvenez-vous seulement de venir... me prendre pour l'autel ou... pour le tombeau.

## VI

Six mois plus tard, un soir, M. Amart recevait la brève et terrible missive que voici :

« Monsieur et cher bon père, c'est à vous que je m'adresse. Je ne veux pas briser le cœur de Denise. Vous lui annoncerez la nouvelle, vous lui transmettez la dernière expression de mon amour.

« C'est par une permission toute spéciale de la Providence que je puis remettre ces lignes à un indigène demeuré fidèle à la France. Le sera-t-il jusqu'au bout, et cette lettre d'adieu vous parviendra-t-elle ?

« Je suis prisonnier des pirates avec deux de mes hommes, prisonnier depuis deux jours, après une lutte d'une semaine sans eau, sans munitions, presque sans nourriture, après un combat dans lequel nous avons résisté un contre vingt.

« Viendra-t-on à notre recherche ? C'est certain. Parviendra-t-on à temps pour nous arracher au supplice auquel nous sommes voués ? Dieu seul le sait ! Pour moi, je me prépare à la mort. Je vous envoie ma dernière pensée : Denise, ma Denise, mon frère Jean et vous, occupez tout mon esprit. Vos noms seront les derniers que prononceront mes lèvres. »

M. Amart dut se reprendre à plusieurs fois pour achever sa lecture.

C'était la foudre qui s'abattait sur lui.

Il relut la lettre, la tourna et la retourna dans tous les sens, s'attendant à y trouver un *post-scriptum* ou une note quelconque le rassurant sur le sort de Robert. Rien, absolument rien, n'y paraissait.

Alors, il interrogea les timbres de l'enveloppe. Ils remontaient à cinq semaines. Il y avait donc cinq semaines que le prisonnier avait confié ces lignes désespérées à la fidélité suspecte d'un Tonkinois. En cela, il avait joué de bonheur. L'homme ne l'avait pas trompé.

C'était une cruelle mission que lui imposait l'officier.

Et, pourtant, le vieillard lui en sut gré.

— Il a préféré s'adresser au père, à un homme. Pauvre enfant ! Est-il mort ou vivant à cette heure ? Denise aura-t-elle à subir cette atroce douleur ?

Depuis le départ du *Duquesne* on avait reçu deux fois des nouvelles de l'absent, des nouvelles de sa propre main. Ceci représentait le troisième courrier, un courrier déjà en retard de six jours !

Certes, que n'eût-il pas donné, le pauvre père, pour faire durer plus longtemps ce retard ? Et voilà qu'il tenait entre ses doigts cet horrible message de deuil, car son cœur ne s'y trompait point, pour que Prébanec eût écrit en ces termes, ne fallait-il pas qu'il eût jugé la situation désespérée ? Ces pirates jaunes sont les plus hideux des barbares. Fatalistes, bravant stoïquement la mort, ils savent la raffiner, la rendre abominable pour leurs ennemis.

Et tout le corps de M. Amart tremblait, tous ses nerfs frémissaient d'épouvante, à la pensée des tortures qu'avait dû subir, là-bas, sous des cieux ennemis, loin de tous ceux qui l'aimaient, l'héroïque garçon voué à cette fin prématurée pour le service et la gloire d'une patrie qui ne saurait, qui ne pourrait pas le venger. Est-ce que des centaines de têtes de Pavillons-Noirs sont une compensation à la tête d'un Français qui tombe ? Ils le savent bien, ces jaunes, qui, dans leur immense grouillement, dans leur fourmilière de vies prolifiques, n'ont cure d'en sauver quelques-unes et se laissent broyer par nos obus et nos balles, sachant bien que ces vides seront vite comblés.

M. Amart courut s'enfermer dans sa chambre. Il avait besoin d'être seul.

Qu'allait-il faire ?

Cette lettre était un testament, c'était la volonté d'un mort. Elle lui imposait le devoir de prévenir Denise. M. Amart trembla devant cette obligation.

Il trembla, car, mieux que personne, mieux que Robert lui-même, il savait que cet amour



avait pris tout le cœur de sa fille. Parfois même, sa tendresse paternelle en avait conçu cette vague jalousie que les pères ressentent souvent, mais que, dans la sérénité de leur sacrifice, ils savent réduire au silence.

Et voilà que le mort bien-aimé faisait de lui, le père, le porteur de la mauvaise nouvelle, qu'il le contraignait à déchirer le cœur de son enfant ! Un instant le vieillard se révolta contre cette implacable fatalité.

Une lueur brilla tout à coup dans la nuit sinistre de ses indécisions.

Le devoir, il l'accomplirait. Mais la missive ne lui imposait aucun délai, n'exigeait aucune condition d'heure ni de jour. Il prendrait donc son temps, il ferait taire son propre chagrin. Au lieu de ne frapper qu'un seul coup, trop violent, mortel peut-être, il préparerait à loisir l'esprit de sa fille à recevoir l'affreuse nouvelle. N'est-ce pas ainsi, d'ailleurs, que l'on procède à l'ordinaire ? N'est-ce pas avec tous les ménagements possibles qu'on porte le deuil dans les foyers ?

Mais, alors, une nouvelle objection s'éleva devant les yeux du vieillard.

Combien de temps lui serait-il permis de tenir ce rôle écrasant ?

Pendant quelle durée de jours et de semaines devrait-il contraindre son visage au mensonge, sa bouche à l'ironie d'une confiance désormais enfaînée ? Car, il lui faudrait tout assumer, sa propre douleur en même temps que la douleur épargnée à sa fille. Il lui faudrait souffrir pour deux, alors que lui, vieillard, hélas ! sentait déjà trop lourde la charge de son seul chagrin ?

La conclusion de cet horrible débat fut cependant qu'il différerait la fatale révélation, qu'il s'accorderait à lui-même le bénéfice d'un recours à de plus amples informations.

Il laissa donc s'achever la journée. Le lendemain, alléguant un prétexte quelconque pour couvrir une absence inexplicable, il sauta dans le premier train et courut jusqu'à Toulon.

Ce qu'il apprit à la Préfecture Maritime ne fit que prolonger sa peine. On n'y savait encore rien de précis. L'amiral prévenu, et connaissant déjà son visiteur, voulut le recevoir en personne. Il l'assura qu'on allait presser les demandes de renseignements soit à Lorient, port d'attache du *Duquesne*, soit au Ministère de la Marine.

Le malheureux père ne se fit aucune illusion.

Quand les nouvelles sont si longues à venir, c'est que, au contraire de ce que dit le proverbe, elles doivent être mauvaises.

Hélas ! cette opinion ne fut que trop tôt confirmée.

Les réponses de Paris furent navrantes

Le commandant du *Duquesne* avait tout tenté pour sauver son jeune subordonné. Il avait fouillé les baies et les criques supposées les repaires habituels des pirates. Les matelots, emportés par une fureur légitime, avaient tout mis à feu et à sang. Les captifs avaient été conduits fort avant, sans doute, dans les terres, car les bandits demeurèrent introuvables. De guerre las, obligé de courir vers un autre point menacé, le commandant, la rage au cœur, avait dû s'éloigner de la côte, abandonnant à leur malheureux sort le lieutenant de vaisseau et les deux marins, ses compagnons.

Telles furent les nouvelles que l'on transmit à M. Amart.

A tout prendre, elles n'enlevaient pas le dernier recours à l'espérance. Mais elles laissaient subsister des probabilités presque aussi cruelles qu'une certitude.

Il fit un second voyage à Toulon.

Il revint à Nice, l'âme ulcérée, l'esprit soucieux des moyens qu'il pourrait prendre pour porter ce coup terrible à sa fille.

Chemin faisant, il se dit encore, reculant sans cesse devant l'obligation qui s'imposait à lui, que puisque l'annonce de la mort de l'officier n'était point confirmée, il n'avait pas le droit de la préjuger. Ce raisonnement par côté ne faisait que différer l'épreuve ; il ne l'écartait pas à jamais. Pourtant M. Amart adopta ce dernier parti.

Il avait comme une prévision qu'il n'aurait point à intervenir lui-même, qu'une opportunité surgirait et qu'une circonstance inattendue viendrait ouvrir les yeux de Denise. Aussi bien, n'allait-elle pas tarder à s'émouvoir, à s'inquiéter du long silence de Robert, à s'enquérir des causes de ce silence.

Il rentra de la sorte un peu rasséréné. Toutefois ses traits avaient gardé l'empreinte du combat intérieur que son âme avait soutenu, et il ne put en dissimuler la trace aux yeux vigilants de sa fille.

Depuis son premier voyage, en effet, Denise était en soupçon de la vérité.

Que l'on mette en un cœur un amour profond, puissant, emplissant toutes les avenues de ce cœur, et il est certain qu'on y mettra du même coup toutes les pénétrations, toutes les perspicacités. L'amour aura des yeux de lynx, il entendra à distance. On ne sait quelles fibres secrètes l'avertiront de la joie prochaine et du malheur qui vient, du malheur surtout. Et ainsi s'expliqueront ces répercussions étranges, ces mystérieux rapports qui s'établissent d'un bout à l'autre de l'espace entre les êtres qui se chérissent exclusivement. Mère ou père et enfant, époux et épouse tendrement unis, sentiront vibrer, aux heures de



commun ébranlement, ce fluide qui les lie sans cesse.

— Père, dit un matin Denise à M. Amart, voici quinze jours que le courrier aurait dû nous apporter une lettre de Robert.

— C'est vrai, répondit le vieillard, se détournant pour cacher son trouble.

La jeune fille l'observait.

Elle s'approcha de lui et, tout doucement, presque caressante, elle demanda :

— Est-ce que cela ne te semble pas étrange ?

Le tutoiement, cette caresse du langage, est la grande consolation des pères, bien que les amis du respect le proscrivent presque invariablement.

Le vieillard ne se laissa point attendrir. Il dit quelque chose, à peu près ceci :

La poste avait des retards ; elle en était coutumière. Et puis, à de si grandes distances, rien n'est moins rare qu'un accident, puisque le transport des messages de toute nature se fait, en notable partie, par la voie de mer. Un paquebot ne se gouverne pas comme un chemin de fer ou une voiture, etc., etc.

Il formula ainsi nombre d'aphorismes qui ne satisfirent pas Denise.

Mais, au contraire de ce que son père avait prévu, elle n'insista pas. Bien plus, elle ne revint jamais sur la question.

Seulement, au bout d'une semaine, le vieillard remarqua que les couleurs s'étaient effacées des joues de sa fille, que sa parole devenait rare et brève, que son sourire était pénible et contraint.

Son premier mouvement fut de la questionner, le second de n'en rien faire. Il obéit au second, qui, en la circonstance, était le meilleur. Une interrogation maladroite pouvait provoquer la crise évitée jusqu'alors. M. Amart préféra l'éluder encore.

Hélas ! il ne gagnait à agir de la sorte que de s'épargner à lui-même le chagrin de la révélation. Quant à Denise, elle était déjà instruite. Un fragment de journal tombé sous ses yeux l'avait informée de son malheur. Ce fut elle qui le fit savoir à son père.

— Je viens de recevoir, dit-elle, une lettre de Jean. Depuis qu'il est revenu de ses vacances de Bretagne, c'est la seconde qu'il m'écrit. Le pauvre enfant est désolé. Vous savez, mon bon père, que Robert m'a laissé le devoir de veiller sur lui. Il est donc mon frère, et il est désormais seul au monde. Voulez-vous que nous allions le voir ?

Et, comme le vieillard la considérait, pâle de saisissement, elle l'enlaça de ses deux bras :

— Oh ! père ! dit-elle, tu as voulu garder toute la douleur pour toi. Dieu ne l'a pas permis. Puisque je suis *veuve* maintenant, j'ai aussi le devoir d'être *mère*.

## DEUXIÈME PARTIE

### UNE ÂME

#### I

Deux années, deux longues années, se sont écoulées depuis le jour où Denise, immolant son cœur, dominant son désespoir, a pris le deuil... éternel de son amour, — deux années depuis que, prenant au sérieux ce rôle de mère qu'elle a volontairement assumé, elle a fait de Jean son fils.

Une année encore, et l'écolier des Pères de la Seyne devra subir à son tour ces examens d'entrée à l'École navale que son frère, le glorieux disparu, a subis avant lui, et qui lui ouvrirent cette carrière de la marine, si dure aux siens, puisque, depuis deux siècles, dix Prébanec ont été les victimes des aventures de la mer.

Un moment, l'enfant a défailli. Cette mort prématurée, cette mort affreuse de son frère, l'avait découragé. Était-ce donc là tout le profit et l'honneur que pouvait récolter un vaillant au service de la patrie et de sa gloire ? Mourir après avoir parcouru la plus grande partie du chemin, après avoir pris à la renommée tout le lustre qu'elle peut donner, c'est une conclusion normale ; mieux encore, c'est la fin d'un admirable rêve, et plus le trépas est prompt, mieux on peut dire qu'il couronne une vie bien remplie.

Mais mourir au seuil de l'existence, disparaître sans laisser de traces, s'effacer comme ces suppliciés d'une nature trop cruelle qui périssent dans les lises du Mont-Saint-Michel ou de la Hogue, mourir, n'ayant qu'entrevu le soleil levant des premières distinctions, s'éteindre avant d'avoir brillé, n'est-ce pas la plus amère des désillusions raillant la plus cruelle des souffrances ?

Encore si cette fin, malgré tout imprévue, venait, soudaine et foudroyante, frapper un homme en plein rêve, au centre de ses espérances, ne lui laissant pas le temps de pleurer sur lui-même, de connaître les faiblesses de sa nature, on lui pardonnerait volontiers son injustice et sa trahison, — on lui saurait presque gré d'abattre la victime en lui épargnant la souffrance. Combien, en effet, parmi ceux que la faucheuse couche côte à côte dans l'holocauste nécessaire au service de la patrie, ne tombent-ils point ainsi brusquement interrompus, n'achevant même pas le songe d'ambition qui les flattait et les faisait sourire !



Hélas ! Jean de Prébanec ne pouvait même s'arrêter à ce souhait.

On avait eu des nouvelles, sinon précises, du moins toutes pleines de ces vraisemblances, de ces probabilités écrasantes que le temps seul transforme en certitude. Dans une récente expédition, une colonne française avait infligé aux Célestes une défaite qui pouvait compter. Les pirates avaient laissé trois cents des leurs tués dans les rizières et les marais de la Rivière Rouge. Trois de leurs chefs avaient été pris et immédiatement exécutés. Toutefois on avait essayé sur eux l'influence d'une promesse qui ne laisse aucun homme indifférent, fût-il le plus fanatique des bouddhistes. La garantie de la vie sauve contre la remise des trois captifs les avait fait sourire, et l'un d'eux, répondant pour ses compagnons et pour lui, avait dit, avec le sourire de la résignation longuement mûrie :

— Il n'est pas en notre pouvoir de ressusciter les morts.

Interrogé, pressé de fournir la signification de ces paroles, il avait raconté que, peu de jours après leur capture, les deux marins français et leur officier avaient été conduits au-delà des frontières, sur le territoire chinois, et que là il avait été procédé à leur supplice.

On ne pouvait supposer que des gens à l'article de la mort se fussent « amusés » à inventer de telles histoires si elles n'étaient point exactes. D'autre part, rien n'indiquait que ces hommes se fussent trompés eux-mêmes.

C'était donc la confirmation pure et simple des craintes, le certificat de décès des victimes. D'ailleurs, alors même que l'on aurait voulu espérer contre toute espérance, le temps écoulé seul eût suffi à prouver le dire des bandits mis à mort en vertu de justes représailles.

Tout cela, Jean l'avait su, comme aussi Denise.

Mais, alors que la jeune fille, mûrie par une douleur plus vieille de quelques mois, n'avait trouvé à ces nouvelles qu'un raffinement de souffrance, l'écolier de quinze ans en avait reçu un ébranlement redoutable.

D'abord l'amour fraternel qui l'unissait à Robert avait subi une si cruelle atteinte que le pauvre enfant s'était alité et que, pendant des semaines, il était demeuré entre la vie et la mort.

Le dévouement de sa « sœur » d'adoption avait fait plus que les soins les mieux entendus des médecins. Denise comptait à son actif un véritable miracle. C'était elle, après Dieu, qui avait sauvé Jean.

Et là ne s'était pas limité son rôle de bienfaitrice, d'ange tutélaire.

Il lui avait fallu guérir l'esprit après le corps du jeune malade.

La convalescence avait été longue. Par le fait, Jean avait perdu une année pour ses études. Cette interruption, qu'il pouvait réparer, avait exercé sur sa volonté la plus funeste influence.

Un découragement morne, silencieux, s'était emparé de lui.

Et ce découragement exerçait ses ravages à la manière de ces fièvres pernicieuses qui infectent sans bruit l'économie, désorganisent la synthèse des fonctions, paralysent l'activité générale.

A la faveur de ce repos forcé, l'esprit de Jean de Prébanec avait travaillé.

Et c'était un travail de destruction, mettant à néant, d'abord les enthousiasmes du premier élan, ensuite les résolutions du sang-froid, enfin les volontés robustes qui ne se fussent point émoussées à un autre contact.

Jean ne voulait plus être marin.

Il se taisait, honteux lui-même de cette lâcheté soudaine qui l'envahissait à son insu, et qu'il ne s'était jamais connue. Il dissimulait sa confusion, ne se sentant point encore la force nécessaire pour signifier à Denise, sa conseillère et son amie, le changement de ses décisions.

Ce fut Denise qui pénétra son secret et s'en rendit maîtresse, malgré l'effort du jeune homme pour le cacher à son clairvoyant regard.

Un jour, vers cinq heures, le soleil déclinant à l'horizon, la jeune fille s'approcha du malade dont elle venait de surprendre les yeux fixés sur la mer que l'on pouvait, par la fenêtre ouverte, voir pâlir sous les feux du couchant, dans l'admirable décor des villas et des collines.

Deux larmes près de tomber pendaient aux cils de l'écolier.

— Vous pleurez, Jean ? demanda M<sup>lle</sup> Amart, sans autre précaution oratoire. Il devint très rouge, comme si ces larmes contenaient un aveu de faiblesse, l'indice d'une faute encore à commettre, mais dont il se sentait déjà coupable.

Il répondit donc évasivement.

— Ma chère Denise, à mesure que la mémoire rentre en moi, je songe mieux au malheur qui m'a frappé, et le chagrin de la perte de mon frère est plus cuisant encore qu'aux premiers jours où je reçus la fatale nouvelle.

La jeune fille posa sa main sur l'épaule du convalescent.

— Jean, dit-elle, nul ne comprend mieux que moi, ne respecte mieux que moi votre douleur. Et je ne sais quel est le chagrin le plus cruel, le plus profond, celui que vous ressentez ou celui que, depuis tant de mois, j'enferme au plus profond de mon cœur ?



Jean sourit tristement.

— Oui, oui, s'écria-t-il, je sais que vous avez atrocement souffert du même coup qui m'a frappé, je sais que mon pauvre Robert occupait toute votre pensée et que vous avez pris, pour toujours, le deuil de votre amour perdu.

Mais votre chagrin ne fait pas le mien moins amer.

— Sans doute, répondit-elle, mais il peut le soutenir, l'adoucir même. Quand on est deux à pleurer, mon pauvre enfant, les larmes deviennent moins brûlantes.

Et, s'attaquant alors directement à ce découragement qu'elle lisait au fond de l'âme de Jean, elle s'efforça de consoler cette détresse.

Elle lui montra la vie telle qu'elle est, non point sèche et aride comme la lui montraient ses yeux momentanément prévenus, non point uniquement faite de souffrances, d'abandon, de déceptions, mais aussi illuminée parfois des rayons du bonheur et de la gloire. Bonheur relatif, gloire éphémère peut-être, mais qu'il faut juger sur leur intensité, non sur leur durée.

Elle lui rappela les vœux qu'avait formés son frère, les rêves qu'il avait caressés, les désirs qu'il avait nourris. Car il avait ambitionné tout cela cet aîné disparu. Dieu en avait disposé autrement, et la sagesse d'En-haut, que l'on accuse trop aisément de préférences et de faveurs, sait mieux que les humains, à courte vue, ce qui convient à l'avantage de l'homme. A cette heure, la mort de Robert n'était plus qu'une apothéose. Quelques souffrances qu'il eût traversées pour l'atteindre, la fin n'en était pas moins obtenue : son nom appartenait désormais à l'histoire. Il tenait sa place dans la longue et glorieuse liste des héros et des martyrs, et c'est de gloires et de martyres semblables que se fait l'histoire de la patrie.

Le convalescent l'écoutait, indécis, encore incrédule. Toutes ces paroles confirmatrices du courage n'allaient guère plus loin que son oreille.

Denise se rendait compte de ce résultat infructueux. Elle voyait bien que la secousse éprouvée par le jeune homme avait été trop forte pour que l'effet en pût être réparé de sitôt. Elle éprouvait ce sentiment du choc négatif de l'impuissance à atteindre le foyer de la plaie que ressentent tous ceux dont le conseil ne va pas jusqu'au point vulnérable des volontés réfractaires.

Mais elle se disait que la persévérance est la condition essentielle de tels efforts, que la goutte d'eau répétée finit par effriter la pierre la plus dure. Par dessus tout, elle se souvenait du vœu suprême de Robert de Prébanec, de cette dernière pensée par laquelle il lui avait

transmis la charge de veiller sur Jean, de le maintenir dans sa voie, de le guider, en quelque sorte, dans la carrière qui avait été de tout temps celle des Prébanec.

Et cela lui rendait des forces, relevait son courage et sa confiance.

A mesure que la santé revenait au convalescent, l'amour de la vie qui en est le signe le plus caractéristique le rattachait à la nature, le faisait s'intéresser davantage au spectacle des choses extérieures.

Un jour, sous cette influence, le jeune homme laissa s'échapper une exclamation qui traduisait aux regards de Denise le secret état de son cœur.

— Ah! fit-il, que les hommes sont stupides de sacrifier leur existence, la jouissance du bonheur qu'ils peuvent atteindre, pour courir après les chimères de la gloire, sur la foi de je ne sais quelle fausse conception du devoir!

La jeune fille ne le laissa pas aller plus loin. Elle avait compris.

— Est-ce que vous ne voudriez plus être marin, Jean? demanda-t-elle.

Il rougit encore, car son âme était ingénue, et ce renoncement aux volontés premières lui paraissait être une défection. Or, une défection, c'est toujours une lâcheté, et Jean de Prébanec qui n'était point lâche, tremblait de le paraître.

Mais il était sincère. Le mensonge n'avait jamais souillé ses lèvres.

— Ma chère petite sœur, répondit-il doucement, je suis bien obligé de vous confesser, à vous, que la mort de mon frère a singulièrement modifié mon point de vue et ébranlé mes résolutions.

— Ce qui veut dire, fit Denise avec tristesse, que le sort de Robert ne vous semble pas enviable et que vous lui préféreriez une carrière moins hasardeuse?

Jean baissa la tête. C'était bien là ce qu'il pensait.

Il ne chercha point à s'en défendre; il n'invoqua pas même une excuse.

— Oui, je reconnais que vous avez raison, que je suis faible, et qu'au lieu de me redresser sous l'épreuve, je fléchis sous son poids. Mais, que voulez-vous que je fasse, dites? Jusqu'ici j'avais cru obéir à une vocation, et je m'aperçois que je n'ai pas même obéi à un goût.

Denise le gourmanda doucement.

— Prenez garde, Jean! Pour rester dans la réalité, dans la juste mesure des choses, il ne faut jamais se jeter d'un extrême dans l'autre. Etes-vous bien sûr que le point de vue d'aujourd'hui soit le vrai, et que, demain, quand les brumes de la maladie se seront entièrement dissipées, vous regarderez encore du



même œil ce qui vous semble négligeable en ce moment ?

Il hésita avant de répondre.

— Aussi ne me prononcerai-je pas tout de suite, Denise. J'attendrai. Je veux me consulter, me connaître, je veux savoir où me portent mes inclinations ou même mes instincts. Surtout, je ne veux pas obéir à l'impression du moment, à une influence passagère. Si je vous ai avoué ce que j'éprouve, c'est surtout pour que vous m'aidiez à bien lire en moi-même, pour que vous me releviez si je m'abats, pour que vous me serviez de soutien.

Il ajouta, avec les yeux pleins de larmes.

— Ma bonne sœur, Robert m'a dit bien des fois qu'il me remettait entre vos mains. Je ne puis faire mieux que de vous confirmer son choix, de m'abandonner à votre direction. Il a bien choisi, et je suis heureux de lui obéir sur ce point.

Denise n'en pouvait demander davantage.

Elle se pencha vers l'enfant et l'embrassa sur les deux joues.

— Bien, Jean, conclut-elle, vous venez de me rassurer entièrement. En m'acceptant pour conseillère et pour amie, vous me donnez le droit de tout vous dire. Je ne vous ferai point de reproches, je me bornerai à vous ramener, s'il est possible, à votre première détermination.

Là se borna leur entretien ce jour-là.

Aussi bien tranchait-il le débat. Jean comprit que Denise s'en tiendrait toujours aux conseils de Robert. Il ne s'insurgea point contre cette espèce de volonté testamentaire s'imposant à ses décisions. Avec l'entêtement généreux qui était au fond de sa nature et qu'il tenait de sa race autant que de son origine bretonne, il se remit courageusement au travail.

La maladie venait de le retarder. Mais ses premières études avaient été très fortes; il n'avait donc qu'à doubler les étapes pour regagner le temps perdu. Elle lui avait mis dans l'esprit ce fatal dégoût qui nuisait à l'essor de son activité et dont il n'avait pu se débarrasser encore. Il compta sur le temps pour en atténuer, d'abord, et, ensuite, pour en effacer les impressions.

Peu à peu les mauvaises raisons qui avaient entravé son énergie perdirent de leur spéciosité; avec l'enthousiasme en moins, le jeune homme se retrouva plus facilement disposé à envisager l'obstacle, à l'aborder et à le vaincre, et lorsque, en novembre, à l'occasion d'un congé de vingt-quatre heures, il vint, à son habitude, embrasser Denise et M. Harnard, les notes qu'il remit à sa « directrice de conscience » furent entièrement satisfaisantes pour celle-ci.

— Très bien, Jean, lui dit-elle, en lui serrant la main, vous voilà tout à fait digne de votre frère, tout à fait tel qu'il vous désirait. Soyez sûr que sa pensée vous suit et que son influence vous soutient. Maintenant, il n'y a plus qu'à persévérer.

Et Jean persévéra comme le lui conseillait Denise.

Désormais, la fiancée du mort était rassurée. Elle sentait que Dieu l'aidait, que la « dernière pensée » de Robert s'accomplissait tout doucement, et que l'âme du cher disparu assistait à la réalisation de son vœu, à l'ascension de son frère sur la montée douloureuse, mais féconde, du devoir qui devait le conduire au sommet où l'attendait l'épanouissement de l'âme.

PIERRE MAEL.

(La suite au prochain numéro.)

## LES CLOCHES DU SOIR

*Quand les cloches du soir, dans leur lente volée,  
Feront descendre l'heure au fond de la vallée;  
Quand tu n'auras d'amis ni d'amours près de toi,  
Pense à moi ! pense à moi !*

*Car les cloches du soir, avec leur voix sonore,  
A ton cœur solitaire iront parler encore,  
Et l'air fera vibrer ces mots autour de toi :  
Aime-moi ! aime-moi !*

*Si les cloches du soir éveillent tes alarmes,  
Demande au temps ému qui passe entre nos larmes :  
Le temps dira toujours qu'il n'a trouvé que toi  
Près de moi ! près de moi !*

*Quand les cloches du soir, si tristes dans l'absence,  
Tinteront sur mon cœur, ivre de ta présence,  
Ah ! c'est le chant du ciel qui sonnera pour toi,  
Et pour moi ! et pour moi !*

DESBORDES-VALMORE.



# TANTE ÈVE

I



ANTE Eve?

— Que veux-tu, ma chérie?

— Je voudrais bien savoir une chose... Crois-tu, toi, que Cendrillon était très jolie?

En faisant cette question, à laquelle elle paraissait attacher une grande importance, Nelly De-

maule, assise en tailleur sur le tapis, les *Contes de Perrault* entre les mains, levait des yeux curieux vers une grande jeune fille occupée à draper les plis d'une jupe sur un mannequin d'osier.

— Le conte le dit, répliqua la jeune fille en riant.

— En es-tu sûre? Moi je ne crois pas. Il dit qu'elle avait de belles toilettes, un beau carrosse, de beaux chevaux, de beaux laquais et un beau cocher; mais il ne parle pas de sa figure, à elle. J'aurais pourtant bien aimé savoir si elle était blonde ou brune, quelle bouche et quel nez elle avait...

— Elle avait une figure à plaire au fils du roi, voilà qui est sûr; et comme il y avait certainement beaucoup de belles dames à la cour, le fils du roi devait s'y connaître, et il n'aurait pas choisi un laidron.

— Laidron, non, c'est trop... Mais le prince pouvait bien la trouver de son goût, sans qu'elle fût très jolie... Moi, il y a des personnes très jolies que je n'aime pas du tout... Je dis cela, tante Eve, parce que, si Cendrillon avait été une beauté, là, une vraie beauté comme il y en a dans les tableaux, on s'en serait bien aperçu dans sa maison; et personne ne s'en doutait.

— Parce qu'elle avait les mains noires de charbon et la figure grise de cendre, et qu'elle portait une vilaine petite robe mal faite.

— Oh! on pouvait toujours voir sa figure le matin quand elle venait de se débarbouiller... J'aime beaucoup Cendrillon, tante Eve! C'est pour cela que je voudrais savoir comment elle était... Tu ne t'en doutes pas, toi?

— Oh! pas le moins du monde... C'est plus commode, après tout; on peut se figurer une Cendrillon à sa fantaisie.

— Eh bien, déclara Nelly en se levant et en

venant tout près de sa tante, je me la figure pareille à toi... Elle était adroite, elle savait tout faire; elle était douce, complaisante; elle coiffait très bien ses sœurs et sa belle-mère, elle les habillait pour aller au bal... Tu ressembles beaucoup à Cendrillon, tante Eve!

— Veux-tu te taire, petite fille sans cervelle! Cendrillon avait deux méchantes sœurs, une méchante belle-mère, un père qui ne la protégeait pas; et moi j'ai un excellent beau-frère, une excellente sœur, deux bonnes petites nièces bien gentilles... Je ne changerais pas avec Cendrillon, malgré le prince et la marraïne.

Ce disant, elle se baissa vers Nelly, qui lui jeta ses deux bras autour du cou et lui appliqua sur les deux joues des baisers bien sonores. Puis la petite fille se replongea dans sa lecture, pendant qu'Eve disposait harmonieusement son étoffe sur le mannequin, plaçait des épingles, se reculait pour mieux voir l'effet d'un pli, corrigeait, recommençait; on sentait la personne soigneuse, qui s'applique à ce qu'elle fait jusqu'à ce qu'elle l'ait amené à son point de perfection. Absorbée par son travail de couturière, elle ne pensait plus à Nelly, lorsque la petite fille lui dit gravement :

— Tante Eve, j'ai trouvé! Cendrillon était très jolie; seulement ça ne paraissait pas pour ses méchantes sœurs, parce qu'elles ne l'aimaient pas, et ça paraissait pour le prince, parce qu'il l'aimait.

— Tu as tout à fait raison, ma Lili; moi, du moins, les gens que j'aime, je les trouve toujours charmants... Là! voilà la jupe de Gabrielle finie; j'espère qu'elle lui plaira. Je vais vite donner un coup de fer au fichu et aux rubans, et ce sera aussi frais qu'une toilette neuve.

— Je vais avec toi pour t'aider! dit Nelly en se levant avec empressement.

Eve, pour lui laisser le plaisir de se croire utile, lui donna à porter le carton qui contenait ses rubans. C'était son habitude, à Eve, de vivre continuellement en dehors d'elle-même, et d'entrer si bien dans les sentiments et les idées des gens qui l'entouraient, qu'elle sentait en même temps qu'eux, et même quelquefois avant qu'ils s'en fussent rendu compte, ce qui pouvait leur être agréable ou pénible. Et tout aussitôt qu'elle l'avait deviné, elle employait toute les facultés de son aimable esprit à leur procurer le plaisir ou à leur épargner l'ennui, ou du moins à le leur faire oublier. Et cela, tout simplement, sans se faire valoir, si naturellement qu'on pouvait



sans ingratitude oublier de lui en savoir gré.

Il y avait deux ans qu'Eve Crozier habitait sous le toit de sa sœur aînée, M<sup>me</sup> Demaule. Leur père, M. Crozier, resté veuf avec une fille de dix ans qu'il ne savait comment élever, s'était promptement remarié, et sa famille s'était accrue d'une seconde fille, Eve, plus jeune de douze ans que sa sœur Louise. Louise s'était mariée, à vingt ans, avec un médecin de la marine qui n'avait pas tardé à donner sa démission pour aller se fixer à Brest; elle n'avait plus guère revu sa belle-mère et la petite Eve. Car la famille Crozier habitait Toulon; de Toulon à Brest, le voyage est long et coûteux, et M. Crozier seul l'avait fait tous les deux ou trois ans tant qu'il avait vécu. A sa mort, M. Demaule avait voulu emmener à Brest sa veuve et sa fille; mais M<sup>me</sup> Crozier s'y était refusée. « Vous prendrez Eve quand je n'y serai plus », avait-elle dit. Depuis deux ans, elle n'y était plus, et M. et M<sup>me</sup> Demaule avaient pris Eve.

Eve s'était laissé prendre. Ce n'était pas que cela lui fit grand plaisir d'aller chez des parents qu'elle connaissait si peu; elle avait à Toulon de nombreux amis et les souvenirs de toute sa vie; elle aurait préféré y rester et travailler pour ajouter quelque chose à son petit avoir. La pension de veuve de M<sup>me</sup> Crozier mourait avec elle, et il ne restait pas à Eve de quoi vivre oisive. Mais son beau-frère et sa sœur lui montrèrent tant d'amitié, ils lui répétèrent avec tant d'insistance que sa mère l'avait léguée à eux, qu'elle finit par céder. « Au moins si je pouvais travailler à Brest, donner des leçons, faire des broderies pour ne pas être à votre charge! » disait-elle. La sœur riait : « Tu nous paieras ta pension en agrément, et en utilité aussi, lui répondait-elle. Tu rendras Gabrielle raisonnable : elle se croit grande fille et ne veut plus rien apprendre, parce qu'elle a seize ans! Je compte sur toi pour lui montrer combien elle est encore loin de la perfection. Et ma petite Nelly! il faudrait passer la vie à répondre à ses questions. Tu m'aideras à l'élever. C'est encore nous qui te devons du retour. »

Et comme Eve protestait, M. Demaule lui expliqua qu'en effet elle donnerait plus qu'elle ne recevrait; ses intérêts se trouveraient même lésés, si elle perdait chez eux un temps qu'elle pouvait employer à des travaux fructueux, qui lui permettraient de mettre de l'argent de côté pour ses vieux jours. Mais il y veillerait; il allait lui placer solidement son petit capital, les intérêts s'y ajouteraient tous les ans, si bien qu'elle se trouverait rentière dans sa vieillesse. Eve ne put que remercier, les larmes aux yeux.

Elle les suivit à Brest, où elle fut accueillie à

bras ouverts par Gabrielle et la petite Lili. Nelly fut même prise tout à coup d'une grande ardeur pour le travail, quand elle apprit que ce serait tante Eve qui lui donnerait ses leçons. M. et M<sup>me</sup> Demaule se rendaient bien compte de tout ce que la jeune fille avait perdu. Ils comprirent que pour elle le seul dédommagement et la seule consolation ce serait de se sentir à la fois aimée et utile.

C'était touchant de voir, le premier jour, Gabrielle et Nelly s'empresser autour d'elle, lui demandant si elle n'avait pas froid, elle qui venait d'un pays chaud, lui glissant un tabouret sous les pieds, un coussin derrière la tête, parlant bas et ne faisant pas de bruit, comme dans une chambre de malade, parce qu'on leur avait dit que tante Eve avait beaucoup de chagrin et qu'il ne fallait pas la fatiguer. Mais Eve ne voulait pas faire peser son chagrin sur ses hôtes; elle remercia ses nièces et voulut entrer tout de suite dans leur vie. Elle se fit montrer les joujoux de l'une, les bijoux et les livres de l'autre, et finit par arranger un chapeau pour la poupée de Lili. Et comme Louise admira beaucoup l'arrangement, le trouvant plus joli que celui des chapeaux de ses filles, Eve offrit de les refaire, et s'en tira si bien qu'elle demeura la modiste de toute la famille. « Economie considérable », disait Louise en riant.

« Tu es chez toi, ici et dans toute la maison, » avait dit Louise à sa sœur en l'installant dans une jolie chambre au midi, garnie de ses meubles qu'on avait fait venir de Toulon. Et Eve avait agi comme si vraiment elle eût été chez elle, directement intéressée à la prospérité de la maison et au bonheur de ses habitants. Elle s'était bientôt mise au courant des habitudes de chacun, et, insensiblement, presque sans qu'on s'en aperçût, elle s'était attribué, dans les soins du ménage, tout ce qui pouvait être un peu ennuyeux ou un peu pénible. « Je n'ai plus rien à faire depuis qu'Eve est ici, » disait Louise. La petite Nelly, sous la direction de sa tante, étudiait son piano sans regimber, même devant les gammes et les exercices; et Gabrielle, rebelle aux lectures sérieuses, se décidait pourtant à lire tel ou tel ouvrage qu'Eve lui avait raconté, pour pouvoir en causer avec elle. « Tu ne feras jamais de ta fille une savante, disait M. Demaule à sa femme; mais, grâce à tante Eve, elle aura un joli vernis d'instruction : c'est beaucoup pour elle. »

Au bout de deux ans donc, Eve était complètement acclimatée, tant à Brest que chez son beau-frère; et comme Gabrielle, qui venait d'atteindre ses dix-huit ans, allait commencer à accompagner sa mère dans le monde, M<sup>me</sup> Demaule trouva tout simple d'y mener



aussi sa sœur, dont le deuil était fini. La tante et la nièce parurent donc ensemble, en robes pareilles, comme deux sœurs, au premier bal que donna cet hiver-là le préfet maritime. Eve passa assez inaperçue; Gabrielle eut beaucoup de succès.

Eve ne songea point à s'en étonner : Gabrielle était si jolie ! Sa tante pouvait être fière d'elle.

Si sa tante pouvait être fière d'elle, on croira facilement que sa mère l'était encore bien plus. Elle rentra chez elle, après le bal, dans une exaltation d'enthousiasme qui ne lui permit pas de beaucoup dormir.

Eve, elle aussi, avait eu de la peine à s'endormir. C'était son premier bal depuis Toulon; elle s'y était trouvée un peu éblouie, un peu seule, un peu triste; les visages qui l'entouraient avaient beau lui être familiers, ils en évoquaient d'autres qui sortaient du lointain de ses souvenirs pour lui apparaître comme dans un rêve. Son cœur s'était gonflé, et il lui avait été impossible de mettre sur sa figure ce sourire de commande qui fait partie de la toilette de bal. Avant qu'elle eût pu dominer cette première impression, bon nombre de danseurs avaient passé devant elle sans s'arrêter, lui trouvant l'air ennuyé ou maussade. Un peu plus tard, elle s'était remise et avait retrouvé sa gaieté; elle avait dansé, et dansé avec plaisir; elle avait pris plaisir aussi à regarder Gabrielle et à constater son succès. Et, la tête sur l'oreiller, repassant dans son esprit tous les incidents de la soirée, elle avait fini par s'avouer, non sans quelque surprise, qu'elle n'était pas fâchée d'avoir encore d'autres bals en perspective. Elle n'était pas aussi vieille qu'elle le croyait, tante Eve !

L'hiver se passa gaiement cette année-là, c'est-à-dire qu'il y eut beaucoup de soirées, petites ou grandes, et Gabrielle en fut la reine incontestée. Elle joignait à la beauté un esprit brillant, vif, gai, prompt à la réplique et servi par un aplomb imperturbable. Elle retrouvait dans le monde de vieux amis de sa famille, qui l'avaient connue tout enfant, et qui s'amusaient à la taquiner pour s'attirer des ripostes piquantes. Elle se sentait à l'aise avec eux pour dire tout ce qui lui passait par la tête; elle en eût même un peu trop dit, une fois qu'elle était lancée, si Eve ne se fût pas toujours trouvée là pour la modérer et l'empêcher de s'exposer à la critique des mères jalouses.

C'était le rôle de M<sup>me</sup> Demaule qu'Eve prenait là : mais M<sup>me</sup> Demaule ne pouvait pas le réclamer pour elle-même; tout ce que sa fille disait et faisait lui paraissait admirable.

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente, a dit un grand poète. En simple prose, on peut

dire que les gens prennent en ce monde, par la force des choses, la place qui leur revient.

Peu à peu, Eve s'en fit une bien distincte de celle de sa nièce. Elle commença par la séparation des toilettes. Comme Louise l'avait déjà remarqué, ce qui allait à l'une n'allait pas à l'autre. A Gabrielle, éclatante, vive et gaie, les couleurs brillantes, les nœuds, les fleurs, les pompons, les fanfreluches; tout cela détonait sur Eve, grande, mince, blanche, un peu pâle, calme, avec ses cheveux noirs ondulés et ses grands yeux gris aux longs cils. Elle faisait songer à un lys, et Gabrielle à une rose pompon.

Dès le second bal donc, Eve demanda la permission de s'occuper des toilettes; et elle combina pour sa nièce une robe rose ornée de nœuds si ingénieusement placés, que Gabrielle fut trouvée dix fois plus jolie qu'à la première fête. Louise, transportée de joie, serra avec enthousiasme Eve contre son cœur, en s'avouant qu'à la place de sa sœur, elle n'aurait peut-être pas eu le courage de transfigurer ainsi Gabrielle. Eve portait une robe de voile blanc, aux longs plis, avec quelques brins de jasmin à son corsage et dans ses cheveux noirs. C'était joli et lui allait bien, mais cela n'avait rien d'éclatant, et Louise constata avec plaisir que sa sœur ne ferait pas de tort à sa fille.

Peu à peu, Eve s'affirma davantage dans son rôle de tante, uniquement occupée de faire valoir sa nièce. Adroite comme une fée, elle lui confectionnait une foule de jolis chiffons; elle la coiffait, la parait, faisait des essais, recommençait, et lui disait gaiement :

— Je suis artiste, il faut que tu te prêtes à ma manie; je veux récolter des éloges pour mon œuvre.

Les autres jeunes filles envièrent d'abord le bonheur de Gabrielle, d'avoir une tante Eve ! Mais elles virent bien vite qu'il n'y avait pas besoin d'être la nièce d'Eve Crozier pour obtenir d'elle aide ou conseil; pas plus que pour se faire jouer par elle, quand on avait besoin d'être encouragée ou soutenue, la basse d'une valse ou l'accompagnement d'une romance. Sa complaisance était inépuisable, et on était sûr de bien jouer ou de bien chanter, quand on était aidée par elle.

A cause de cela, toute la jeunesse l'adorait. Les vieilles dames lui savaient gré des petites stations qu'elle venait faire auprès d'elles, d'un coussin qu'elle glissait sous leurs pieds, d'un rideau qu'elle disposait de façon à les garantir des courants d'air, et aussi du soin qu'elle avait toujours de leur faire l'éloge de leurs filles ou de leurs petites-filles; et les vieux messieurs, qui n'avaient pas directement affaire à elle, mais qui l'observaient, étaient unanimes à dire :



— M<sup>me</sup> Crozier ? c'est une vraie femme !

Eve était donc en possession de l'estime universelle. Succès d'estime... il y a beaucoup de jeunes filles qui ne s'en contenteraient pas. Eve s'en contentait et se considérait de bonne foi comme la tante de tout le monde. Toujours disposée à s'effacer devant les prétentions d'autrui, elle ne songeait pas à avoir des prétentions pour elle-même. Elle se souvenait bien d'un temps où elle était l'idole de deux cœurs qui ne voyaient rien au monde de si beau, de si bon et de si parfait qu'elle... Mais elle ne croyait pas que d'autres pussent partager l'opinion de son père et de sa mère ; et elle se jugeait fort ordinaire de tous points, et faite pour passer inaperçue. Elle ne s'en affligeait pas. Si, dans sa première jeunesse, elle avait eu comme une autre ses rêves de bonheur, ils lui faisaient maintenant l'effet des souvenirs vagues d'une autre vie. L'Eve Crozier d'autrefois était restée à Toulon ; il n'y avait plus à Brest que tante Eve.

## II

Quand Eve eut fini de repasser les rubans et le fichu de Gabrielle, elle donna aussi un coup de fer à sa propre robe et aux ornements que devait porter le soir M<sup>me</sup> Demaule. Puis elle alla, toujours suivie de Nelly, étaler sur chaque lit toutes les pièces de chaque toilette. Nelly avait refermé son livre et se l'était mis sous le bras, pour pouvoir aider tante Eve ; elle aimait beaucoup à aider et à babiller aussi, car elle ne se taisait pas une minute.

— Tante Eve, comment Cendrillon était-elle coiffée ? Est-ce comme toi, ou comme Gabrielle, ou bien comme maman ? On aurait bien dû mettre des images dans mon livre !... Tante Eve, Gabrielle est bien heureuse de t'avoir pour lui préparer toutes ses affaires ; elle n'a plus qu'à s'habiller ! Est-ce que tu feras la même chose pour moi quand je serai grande ?... Oh ! tante Eve, quelle jolie garniture tu as faite au corsage de maman !... A ton tour, à présent ; c'est ta robe gris-perle que tu mets ? Laisse-moi chercher dans tes cartons, je n'y dérangerai rien. C'est dans cette boîte-là tes souliers ? Tante Eve, est-ce que la pantoufle de Cendrillon était encore plus petite ?... Oh ! ta jolie ceinture en crêpe de Chine mauve, à franges ! Là ! voilà les nœuds mauves pour ton corsage, pour tes manches, le piqué pareil pour tes cheveux... Le mauve te va bien, tante Eve ! Mais je voudrais te voir du rose, je crois qu'il t'irait encore mieux...

Eve souriait, rétablissait en un tour de main l'ordre dans les chiffons bouleversés par Nelly, qui croyait ne rien déranger ; et elle ve-

nait de terminer les apprêts de toilette de toute la famille, lorsque M<sup>me</sup> Demaule et Gabrielle entrèrent.

— Eve, où es-tu ? cria Gabrielle dès l'anti-chambre. Viens m'aider, nous sommes en retard ! Et ma robe rose qui n'a pas été repassée ! et c'est celle que j'aime le mieux. Je serai obligée de mettre ma robe à bouquets...

— Va voir dans ta chambre ! répondit la voix grave et douce d'Eve.

Gabrielle monta l'escalier en courant et redescendit presque aussitôt avec la précipitation d'une avalanche.

— Oh ! cette bonne Eve ! ma robe rose toute fraîche ; la jupe refaite, les rubans repassés, une vraie toilette neuve ! Tante Eve, je t'adore ! viens que je t'embrasse !

Eve reçut dans ses bras la sylphide qui bondissait vers elle et lui rendit ses caresses avec une tendresse quasi maternelle.

— Allons, folle, lui dit-elle, va vite te déshabiller et viens étudier nos airs à quatre mains. Tu sais bien que chez M<sup>me</sup> Vaningue, on finit toujours par danser.

— C'est vrai... Tiens, Lili, prends mon chapeau, ma jaquette et mon manchon, et monte-les dans ma chambre... Eve, qu'est-ce que nous jouons ?

— Le quadrille d'abord, et puis la valse ; mais il faut les étudier encore un peu.

La valse finie, Gabrielle courut se jeter sur le canapé.

— Ouf ! je n'en peux plus ! C'est très fatigant, de faire danser, j'aime bien mieux danser moi-même... S'il ne fallait pas montrer qu'on est capable de jouer du piano... Ah ! on me demandera de chanter, peut-être ; il faut répéter un ou deux airs... Accompagne-moi *Hai-Luli*.

— Tu ne le chantes pas si bien que tante Eve ! dit gravement la petite Nelly, qui venait d'entrer.

— C'est possible, répliqua Gabrielle un peu piquée ; mais cela ne fait rien, puisque tante Eve ne chante jamais en soirée.

Eve joua la ritournelle, et Gabrielle chanta. C'était la jolie chanson de Xavier de Maistre, mise en musique par Reber ; la jeune fille l'avait trouvée dans les cahiers de sa tante, et les vocalises l'avaient séduite. Quant à les mettre d'accord avec le sens des paroles, elle ne s'en inquiétait guère. Mais Nelly tenait à faire approuver sa critique.

— N'est-ce pas, maman, dit-elle, — M<sup>me</sup> Demaule ne manquait jamais d'arriver à la voix de sa fille, — que Gabrielle chante *trop gai* ? La demoiselle de la romance regrette son ami, elle parle de mourir s'il ne revient pas, elle a beaucoup de chagrin, n'est-ce pas ?

Gabrielle éclata de rire.

— Oh ! s'il fallait s'attendrir sur une héroïne



de chanson ! Quand Eve chante *Haï-Luli*, on a envie de pleurer ; c'est bon en famille, ces choses-là ; en soirée, il faut rire. Les vocalises, c'est gai, d'abord : celles-ci corrigent la tristesse des paroles, et tout le monde est content !

Et, comme conclusion, elle lança sa voix dans une roulade triomphante, qui pénétra sa mère d'admiration.

— Ah ! à propos, Eve, j'oubliais de te dire... nous allons certainement avoir un danseur de plus.

— Est-ce que tu n'en as pas assez ? D'où sort celui-là ?

— De l'école des ponts et chaussées. Il s'appelle M. Haublay, et il vient d'être nommé ici. Il est arrivé hier et il est descendu chez le commandant Derbois, qui est son cousin ; il a fait tout de suite sa visite à son chef, M. Vanningue. M. Vanningue l'a présenté à sa femme, et M<sup>me</sup> Vanningue l'a invité à sa soirée d'aujourd'hui. Et si tu me demandes d'où je tiens ces renseignements, je te répondrai que nous avons rencontré le commandant Derbois dans deux visites, et que dans les deux il a répété l'histoire et l'éloge de son cousin. Trente ans, très avancé pour son âge, c'est-à-dire destiné à un très bel avenir, et toutes les qualités morales que l'on peut désirer. Si avec cela il est parfait cavalier, il faudra voir le steeple-chase des mamans...

— Gabrielle ! dit M<sup>me</sup> Demaule d'un ton qu'elle tâchait de rendre sévère.

— Pas toi, maman chérie ! tu es parfaite, et puis tu penses que personne n'est digne de moi. Mais les autres ! ça sera très amusant.

L'annonce du dîner interrompit les réflexions de Gabrielle. Elle revint pourtant au jeune ingénieur, lorsqu'elle raconta à son père, pendant le repas, ce qu'elle et sa mère avaient vu et entendu dans leurs visites. On s'occupait déjà beaucoup de lui ; on lui savait gré d'aller dans le monde, lorsque tant de jeunes gens vivent comme des ours ; et les demoiselles espéraient qu'il danserait en mesure et ne leur marcherait pas sur les pieds.

Dans le vestibule de M<sup>me</sup> Vanningue, la famille Demaule rencontra un jeune homme inconnu.

— C'est lui ! chuchota Gabrielle à l'oreille d'Eve.

Eve rougit et n'osa pas lever les yeux jusqu'à ce qu'il fût parti. Alors seulement elle arrangea un pli de la jupe de Gabrielle qui ne lui semblait pas à sa place ; et elles entrèrent toutes deux dans le salon, suivies par M. et M<sup>me</sup> Demaule.

A peine entrées, Eve et Gabrielle furent entraînées dans un groupe de jeunes filles où l'on causait avec animation.

— Venez ici, mes belles, leur dit la fille aînée du préfet maritime, et entrez dans notre conspiration. M<sup>me</sup> Vanningue vient de déclarer qu'on ne danserait pas ce soir : il s'agit de la faire changer d'avis.

— Que veut-elle donc qu'on fasse ? demanda Gabrielle.

— Oh ! rien de bon : notre ouvrage ! Comme si on ne pouvait pas travailler chez soi... Une partie de vingt-et-un, si l'on veut.

— Moi, je veux bien ! dit en riant une jolie brune ; j'ai une bourse en mailles d'argent à montrer.

— Montre-la tout de suite, alors ! et qu'il ne soit plus question de cartes.

— Et les petits jeux ?

— Innocents ? c'est bon pour un instant ; mais la danse ! c'est toujours à la danse qu'il faut revenir.

— Et rester !

— Vous parlez d'or, ma chère ! Et vous, Eve, qu'en pensez-vous ?

— Moi ? j'aime tout. Mais il me semble que vous vous écarterez de la question. Il s'agissait de décider M<sup>me</sup> Vanningue à nous faire danser ? Eh bien, je crois que vous n'y réussirez pas en dissimulant vos pochettes à ouvrage. Allons nous ranger bien sagement autour de la table..

— Qui nous tend les bras !

Les jeunes filles éclatèrent de rire à cette métaphore hardie.

— Au préalable, reprit Eve, Edith aura eu soin de loger son dé dans sa jolie bourse, afin d'avoir un prétexte pour la montrer, car on ne jouera peut-être pas aux cartes.

— Ce sera toujours cela de gagné !

— Ensuite, dès que vous entendrez la phrase consacrée : « Mesdemoiselles, un peu de musique, s'il vous plaît ! » vous ferez comme si cela vous plaisait, et vous irez tout de suite au piano ; vous ne laisserez presque pas d'entr'actes. Quand même après la musique on jouerait un peu aux petits jeux, il n'y aura pas de quoi occuper toute la soirée...

— Et comme nous aurons été bien sages, M<sup>me</sup> Vanningue n'aura rien à nous refuser. Bravo, Eve ! vous êtes la sagesse même.

La joyeuse nichée prit son vol vers la table, et l'on vit bientôt toutes les têtes, brunes et blondes, penchées sous les grands abat-jour des lampes, et la conversation reprit, avec un peu moins d'abandon que tout à l'heure, la jeunesse se trouvant mêlée aux personnes sérieuses. Pourtant, une espiègle s'avisait de demander pourquoi on tenait tant à danser ce soir. Il y eut alors une trainée de rires étouffés, des airs mystérieux ; et enfin Gabrielle, regardant l'espiègle en face, lui répondit audacieusement : « Pour voir s'il danse bien ! C'est cela, n'est-ce pas ? »



Toutes les têtes se tournèrent, plus ou moins, vers le salon où les hommes se tenaient autour des tables de jeu. M<sup>lle</sup> Juliette Vaningue mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut! dit-elle, il pourrait bien n'être pas loin. Il a dit à maman qu'il détestait les cartes, et qu'il aimait beaucoup la conversation des dames.

— Tu l'as vu, Juliette? reprit vivement Edith. Comment est-il?

— Bien sûr que je l'ai vu, puisqu'il est venu faire une visite à maman. Oh! il est très bien, beaucoup mieux que son cousin le commandant Derbois, qui n'est pourtant pas mal.... Chut! voilà Jeanne Driot qui va au piano. Elle n'en joue jamais bien long, il faut que je me tienne prête; j'aurais même dû commencer. Ce sera ton tour après moi, et puis on demandera à Gabrielle de chanter.

Les morceaux se succédèrent rapidement. Gabrielle ne chanta point *Haï luli*; en dépit de ses théories, elle sentait que ceux qui l'écoutaient pourraient bien être de l'avis de Nelly. Elle chanla une bluette à la mode, la *Leçon du rossignol*, et enleva tous les applaudissements. Après elle, il ne fut plus question de faire d'autre musique.

On venait de changer de place pour jouer aux petits jeux, et l'on cherchait un mot à faire deviner au commandant Derbois, lorsque Juliette Vaningue poussa tout à coup le bras de Gabrielle assise auprès d'elle.

— Ton père connaît donc M. Haublay? Les voilà ensemble là-bas!

Gabrielle se tourna vivement vers la porte du second salon, et elle vit son père causant avec un grand jeune homme de tournure élégante, qui portait ses cheveux châtains taillés en brosse et devait être fort myope, car il ne quittait pas son lorgnon. Il avait la barbe en pointe, un grand nez, et le front plus blanc que le reste du visage. Il suivait M. Demaule, qui venait directement vers le groupe des jeunes filles. Gabrielle eut envie de rire en reconnaissant le jeune homme du vestibule; elle l'avait donc deviné? Mais son cœur battit plus vite. « Papa vient-il me le présenter? Va-t-il me demander une valse? » se demanda-t-elle; et elle décida de la lui accorder.

Il n'était nullement question de danse. M. Demaule dépassa Gabrielle et Juliette, et s'arrêta devant sa belle-sœur.

— Ma chère Eve, lui dit-il, voici M. Haublay qui a besoin de renseignements sur Toulon. On lui a dit que j'étais allé dans cette ville et il est venu m'en demander: mais je n'y ai passé que quelques jours, et j'ai pensé que tu lui dirais beaucoup mieux que moi ce qu'il désire savoir.

— Ce sont des détails de ménage, mademoi-

selle, dit M. Haublay d'une belle voix grave. — Gabrielle pensa qu'il devait avoir un superbe baryton. — Mon père est nommé à Toulon; lui et ma mère sont âgés et d'une santé délicate, et il m'est impossible, en ce moment, d'obtenir un congé pour aller les installer. M. Demaule m'assure que vous serez assez bonne pour m'indiquer le quartier le plus sain, les meilleurs fournisseurs, et tout ce que de nouveaux arrivants ont besoin de savoir. Ce sera une œuvre de charité de votre part...

Le jeune homme cherchait ses mots, rougissait, se troublait et maudissait en lui-même l'idée qu'il avait eue de demander à M. Demaule des renseignements sur Toulon. « Ma belle-sœur vous dira tout cela, » avait répondu M. Demaule; et il l'avait suivi, comptant trouver dans la belle-sœur de M. Demaule une respectable matrone à qui il ne serait pas embarrassé de s'informer d'une blanchisseuse, d'un boucher, d'un bureau de placement pour cuisinières, d'un autre pour appartements à louer, etc., etc. Mais comment traiter ces détails vulgaires avec la belle nymphe grave et sereine qui levait vers lui de grands yeux au regard si profond et si doux? Eve l'eut bientôt rassuré. Ces détails ne lui semblaient point au-dessous d'elle, et, avec sa simplicité ordinaire, elle se mit à recueillir ses souvenirs pour donner au jeune homme la consultation qu'il attendait.

« Assis! assis! que tout le monde s'asseye! » crièrent les organisateurs du jeu. Juliette Vaningue fit vivement passer les deux hommes derrière Eve et leur procura des chaises; et pendant que le malheureux commandant Derbois s'évertuait à deviner, d'après les tintements plus ou moins précipités d'une clé contre une paire de pincettes, les actes qu'il était condamné à accomplir, Eve questionna minutieusement M. Haublay sur ses parents. Elle voulut savoir leur âge, leurs goûts, leurs habitudes, l'état de leur santé; et quand elle eut complété son enquête, sa figure s'éclaira d'un bon sourire, et elle dit à M. Haublay :

— Je vois ce qu'il faut, monsieur; et, si vous le permettez, je vais écrire à d'excellents amis que j'ai à Toulon; ils chercheront d'avance des appartements, et s'ils peuvent être prévenus du jour de l'arrivée de madame votre mère, ils iront l'attendre à la gare. Soyez tranquille, ce sera un plaisir pour eux d'épargner à vos parents autant de fatigue que possible.

Une fusée d'éclats de rire partit de l'autre côté du salon : le commandant venait enfin d'accomplir sa pénitence. M<sup>lle</sup> Vaningue pria M. Haublay de le remplacer, pour payer sa bienvenue, et le jeune homme sortit docilement.



du salon. Il se tira avec gaité de sa pénitence, qui consistait à aller éteindre toutes les bougies des tables de whist et à les rallumer ensuite; puis il vint reprendre sa place derrière M<sup>lle</sup> Crozier, pour se faire compléter les renseignements dont il avait besoin. Il s'intéressait sans doute très vivement à la future installation de ses parents, car il trouvait toujours de nouvelles questions à adresser à Eve; et la jeune fille se laissait aller au plaisir de parler de la ville où elle avait grandi. Tous deux trouvaient le temps court; et ils furent sur le point de s'écrier : Déjà! lorsque Gabrielle vint prévenir sa tante qu'on en avait assez de la pincette et qu'on allait jouer à un jeu à gages.

— Nous tâcherons qu'il ne dure pas trop longtemps pour pouvoir au moins faire quelques tours de valse, dit-elle à demi-voix à Eve. M. Haublay l'entendit et sourit; et Eve, voyant que sa nièce mourait d'envie de faire connaissance avec le nouvel arrivant, les présenta l'un à l'autre. M. Haublay trouva moyen de tourner un joli compliment à Gabrielle sur les leçons qu'elle donnait au rossignol, et sollicita d'elle une des valse dont elle avait parlé. Gabrielle lui accorda la première, et dès qu'il se fut éloigné, elle déclara à sa tante que ce monsieur était « parfaitement bien » et qu'il devait être bon valseur.

Cependant les petits jeux allaient leur train, et les gages s'accumulaient dans une grande corbeille couverte. Bientôt on parla de les tirer. Une des jeunes filles alla y plonger sa main, prit un gage, une dame ordonna la pénitence à accomplir; et ce fut toute une série d'inventions folâtres, qui mettaient tout le salon en gaieté.

— Attention! je touche un gage, s'écria tout à coup la jolie Edith. Madame Vaningue, qu'ordonnez-vous au gage touché?

— J'ordonne au gage touché... qu'on joue du piano!

— Un bracelet porte-bonheur... à qui?

— C'est à ma tante! Eve, c'est ton bracelet! Tu es condamnée à jouer du piano... je t'offre mon bras!

Et Gabrielle, s'inclinant devant Eve, lui présenta son bras pour la conduire au piano. Eve se leva en souriant, dit : « Allons, je m'exécute! » et alla s'asseoir sur le tabouret.

Eve ne faisait jamais de musique dans le monde. Elle était d'une force moyenne, et elle aurait pu plaire simplement par le style et l'expression. Personne ne l'avait jamais entendue en dehors des airs de danse, et on crut qu'elle allait exécuter une reprise de polka ou la marche de Polichinelle.

Il y a des impulsions étranges, qui vous viennent on ne sait d'où, et auxquelles on obéit

sans savoir pourquoi. Eve, en se mettant au piano, ne savait pas ce qu'elle allait jouer. Elle posa ses mains sur le clavier, cherchant à se rappeler quelque phrase burlesque; rien ne venait. Dans le salon, il s'était fait un grand silence : on attendait, il ne fallait pas tarder davantage... S'abandonnant au hasard de ses souvenirs, Eve retrouva dans sa mémoire un chant suave, qui s'épanouit sous ses doigts comme une fleur divine, *La Chanson du Printemps*, de Mendelssohn. Elle joua comme elle n'avait jamais joué, même quand elle était seule; il lui semblait qu'une voix, captive dans le piano, chantait cette mélodie délicieuse où éclatent la joie et l'espérance, et ces arpèges voltigeants qui semblent des battements d'ailes. Cette joie, cette espérance remplissaient son cœur; elle se sentait heureuse sans savoir pourquoi, et quand les derniers sons se perdirent dans les hauteurs du clavier, elle se leva en regrettant d'avoir déjà fini.

— Voilà votre bracelet, ma chère; vous l'avez bien gagné! lui dit Edith en lui tendant son gage.

— Comme vous jouez bien, mademoiselle Eve! Et personne ne s'en doutait! dit la maîtresse de la maison en venant serrer les mains de la pianiste.

Et les jeunes filles s'empressèrent autour d'elle, la félicitant, presque toutes de bon cœur, pendant que leurs mères faisaient effort pour dire du bout des lèvres :

— Certainement... un joli talent... c'est charmant... inexcusable de ne pas s'être fait entendre plus tôt...

Dans les groupes masculins, l'enthousiasme était sincère; à une table de whist, on ne pouvait plus se rappeler qui avait fait la dernière levée.

Gabrielle rayonnait, ses yeux brillaient comme deux étoiles. Avidement de faire partager sa joie à quelqu'un, elle regarda autour d'elle et aperçut M. Haublay, qui lui parut digne de la comprendre.

— N'est-ce pas, monsieur, que c'est ravissant? lui dit-elle en faisant un pas vers lui. Cette romance! il me semble que ce n'est que de ce soir que je la comprends!

— Moi aussi... Et, reprit-il en baissant la voix, c'est de ce soir aussi que je me rends compte du charme que la bonté peut ajouter à un joli visage...

Gabrielle rougit. C'est un compliment qu'il me fait, pensa-t-elle... Et encore, est-ce bien un compliment? Le beau mérite, d'être contente du succès d'Eve! Chère Eve! s'il la connaissait comme moi, il trouverait cela tout naturel.

Les gages étaient épuisés.

— Allons, dit en riant M<sup>me</sup> Vaningue, puis-



qu'il n'est pas encore minuit, je vais vous faire danser un peu, mesdemoiselles; Juliette prétend que vous avez froid aux pieds.

Elle se mit au piano et commença une valse. M. Haublay offrit son bras à Gabrielle.

Ils valsaient très bien tous les deux; pourtant ils s'arrêtèrent après deux tours de salon, et le même sujet de conversation s'offrit à leur pensée : Eve.

Quand M. Haublay ramena Gabrielle à sa place, il savait qu'Eve n'avait pas d'autres parents que sa sœur, chez qui elle demeurerait depuis deux ans, et qu'elle était si bonne, si douce, si aimable, que c'était un vrai bonheur de vivre auprès d'elle.

— Et adroite, monsieur! Des mains de fée; tout ce qui en sort est joli et gracieux. Et instruite! mais pas pédante, je vous prie de le croire. Elle a beaucoup d'esprit, mais c'est un esprit qui ne pique pas; elle aimerait mieux passer pour bête que de faire de la peine à quelqu'un. Aussi nous l'aimons! nous l'aimons! C'est la joie de la maison, tante Eve!

Bonne petite Gabrielle! elle ne se doutait guère qu'en faisant ainsi l'éloge de tante Eve, c'était d'elle-même qu'elle donnait bonne opinion à son danseur.

Un quadrille suivit la valse. Marcel Haublay chercha des yeux M<sup>lle</sup> Crozier, qu'il désirait inviter. Il finit par l'apercevoir assise au piano, près de Gabrielle; il se rabattit alors sur M<sup>lle</sup> Vaningue, sans trop de crainte d'être accepté, car la fille de la maison a toujours plus d'engagements qu'elle n'en peut tenir. En effet, elle était invitée; mais elle le présenta sur l'heure à une demi-douzaine de jeunes filles; en cinq minutes, son temps fut pris pour tout le reste de la soirée. S'il réussit à être aimable pour chacune de ses danseuses, il y eut du mérite, car il était terriblement contrarié.

J. COLOMB.

*(La suite au prochain numéro.)*

### CURIOSITÉ HISTORIQUE

Lors de la visite du tsarévitch à Marie-Antoinette, à la fête donnée en son honneur, la baronne Oberkirch, dame d'honneur de la comtesse du Nord, portait une coiffure aussi originale que gênante : des bouteilles plates courbées dans la forme de la tête, contenant un peu d'eau pour y tremper la queue des fleurs naturelles et les entretenir fraîches dans les cheveux. Le printemps sur la tête, au milieu de la neige poudrée, produisait, paraît-il, un effet ravissant. La comtesse du Nord avait sur la tête un oiseau de pierreries qu'on ne pouvait regarder, tant il lançait de feux; au moindre mouvement, il se balançait par un ressort en battant des ailes au-dessus d'une rose.

*(Revue des Deux-Mondes.)*

### ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Les piqûres d'insectes, guêpes, frelons, abeilles, cousins, qui deviennent si souvent dange-reuses lorsqu'on les néglige, sont immédiatement guéries en les frottant avec un poireau. L'enflure disparaît aussitôt et la partie blessée cesse absolument de vous faire souffrir.

#### LIMANDES EN MATELOTE NORMANDE

Ce poisson vulgaire, arrangé de la manière suivante, devient un mets excellent :

Choisir des limandes un peu épaisses et de moyenne grosseur. Les nettoyer et les parer.

Mettre dans un plat qui aille au feu un quart de beurre frais; le manier avec une pincée de farine, une échalote pilée, et mouiller de deux verres de bouillon non coloré et, à son défaut, de la même quantité d'eau; sel, poivre.

Quand le tout est bien mélangé, mettre les limandes, un peu de chapelure, quelques petits morceaux de beurre, du persil finement haché, et laisser cuire une demi-heure.

On peut ajouter des champignons un quart d'heure avant de servir, mais il n'y a pas nécessité.



# REVUE MUSICALE

Tout à *Lohengrin*! — Ses diverses fortunes. — Wagner et ses ouvrages. — Théâtres lyriques. — Nouvelles et nouveautés musicales.



Eh bien! avez-vous vu *Lohengrin*?

— Ypensez-vous, chère amie, voir *Lohengrin*! Mais il serait plus facile d'aborder le grand Manitou, dont les Iroquois font leur divinité, que de

songer, pour le moment, à approcher de ce personnage aussi légendaire que suggestif.

Cette question est en ce moment celle par laquelle on s'accoste sur le boulevard, lorsqu'on se rencontre avec un ami ou une amie. La réponse n'est pas toujours la même, mais la demande varie peu.

Le traditionnel : « Comment allez-vous? » est tout à fait démodé; et aux arriérés qui ont le malheur de se servir de cette banale formule, on reprend invariablement par : « Avez-vous été voir *Lohengrin*? »

Eh bien, non, nous ne l'avons ni vu, ni entendu.

Le mystère dont on a entouré et dont on entoure encore les apprêts et la mise en œuvre de cette apothéose, les précautions prises pour ne laisser pénétrer dans le sanctuaire du dieu que les initiés et les fidèles du culte, ne permettent pas aux profanes d'espérer que l'éblouissante lumière les frappera avant plusieurs semaines d'attente. Les derniers seront-ils les premiers, comme dans le royaume du ciel? Cela se pourrait peut-être, nous excepté, cela va sans dire.

Mais sans avoir entendu ni vu, ce qui ne prouve pas que nous soyons sourde et aveugle, il nous est permis de démontrer que nous ne sommes pas davantage muette. On peut bien causer un brin, en attendant, de ce qu'on a glané d'ici de là, sur le grand événement musical qui marque le début de la saison lyrique à l'Opéra.

Il paraît que le poème allemand d'où Richard Wagner a tiré son *Lohengrin* est attribué à Wolfranz d'Eschenbach, rimeur du Moyen âge, qui l'avait lui-même extrait d'une légende remontant au-delà du XIII<sup>e</sup> siècle.

On sait que ce fut en 1887, environ quatre ans après la mort du compositeur, que ses fervents disciples, à la tête desquels se place M. Lamoureux (dont le nom est d'une douceur peu germanique, cependant!) résolurent de tenter un suprême effort pour acclimater le

nom et les œuvres du maître allemand en France. On avait choisi, comme aujourd'hui, *Lohengrin*, et on se souvient encore de cette orageuse première de l'Eden-Théâtre, et des mesures qui en furent la suite. Après tout le fracas qui s'est fait autour de ce nom et de cet ouvrage, on ne pouvait douter d'un succès, dû à son mérite incontestable comme à la curiosité si vivement excitée. Le seul reproche à faire à cet opéra, qui est un chef-d'œuvre d'orchestration, c'est beaucoup de bruit et de longueur. Certains duos, entre autres, durent jusqu'à près de trois quarts d'heure.

Du reste, au dire d'une très compétente personnalité du monde musical, qui a assisté à la représentation du 3 mai 1887, et depuis à celles de *Parsifal* et de *Tristan*, à Bayreuth, la scène par excellence de Wagner, *Lohengrin* est le seul opéra de ce maître qui ait chance de réussir en France. *Parsifal*, *Tristan* et *Iseult*, ne conviendraient pas aussi bien à notre goût national, assure notre éminent correspondant.

Le grand chef de l'école moderne allemande naquit à Leipsik en 1813. D'abord poète et écrivain, il se consacra ensuite à l'art musical et devint directeur du théâtre de Magdebourg, en 1836. Il remplit les mêmes fonctions à Riga, et ce ne fut qu'en 1839 qu'il vint à Paris, où il termina son opéra *Rienzi*, et où il écrivit *Le Vaisseau Fantôme*. Après avoir supporté de dures privations et lutté courageusement contre la misère, sans espoir de sortir de la crise douloureuse qu'il traversait, il s'en fut à Dresde. Là, il parvint à faire représenter, en 1842, *Rienzi* qui eut du succès et le conduisit au poste honorable de maître de chapelle du roi de Saxe. *Le Tannhauser*, donné en 1845, confirma la révolution musicale que Wagner cherchait à opérer. Deux ans plus tard, il venait de terminer *Lohengrin*, lorsque, peu après, éclatèrent les événements politiques de 1848, auxquels il prit part. De ce fait, il fut condamné à mort par contumace, car il s'était réfugié en Suisse, où il devint directeur du théâtre de Zurich, en 1849. Joué à Stuttgart, en 1857, *Le Tannhauser*, grâce à de hautes protections, fut enfin mis à l'étude, à l'Opéra, en 1860. Mais une lettre, aussi maladroite qu'insolente, publiée par le compositeur à la veille de la première représentation, le 18 mars 1861, indigna le public et provoqua la chute retentissante de cet ouvrage, déjà qualifié de « musique de l'avenir ». Quelque temps après, *Rienzi*, monté par M. Pasde-



loup, au Théâtre-Lyrique, eut le même sort.

Ce ne fut qu'après tous ces déboires que la fortune sembla enfin sourire à Wagner. La royale protection du roi Louis de Bavière fut le signal d'une ère de prospérité, qui ne fit que s'accroître.

Devenu célèbre en Allemagne, le musicien fit représenter, avec divers succès, de nouveaux opéras à Bayreuth, où une salle de spectacle fut construite exprès pour lui et d'après ses plans spéciaux. C'est là que, chaque année, ses admirateurs et ses partisans vont en pèlerinage rendre hommage à sa mémoire en écoutant ses ouvrages, qui sont pour eux, comme leur interprétation, on le comprend, l'idéal de la perfection. *Parsifal*, sa dernière œuvre, fut représentée en 1882.

Remarquable génie musical, mais aveuglé par l'orgueil et la haine, Wagner eut le tort immense, dans ses écrits, de dénigrer et d'outrager tout ce qui lui portait ombrage, sans en excepter son bienfaiteur Meyerbeer. Il ne respecta pas davantage les noms illustres de ceux qui lui avaient montré le chemin de la gloire. Au lendemain de nos défaites, il crut se venger de ses insuccès à Paris en insultant grossièrement la France dans une comédie intitulée : *Une Capitulation*. C'est pour cela que le public des concerts a été longtemps, surtout chez Pasdeloup, à accepter, sans protester, l'exécution des plus beaux fragments de ses œuvres.

Aujourd'hui que le temps a étendu son ombre sur les événements que nul n'oublie, cependant, le maître allemand ne doit plus être jugé comme un adversaire sans grandeur, mais comme un grand artiste sans ennemis. Si nous avons rendu haine pour haine à l'homme, l'heure est venue de prouver au musicien que notre justice égale notre fierté.

Après un événement aussi marquant qu'une première de *Lohengrin* à Paris, il importe peu de savoir si *Le Mage*, *Aïda* ou *Rigoletto*, ont fait leur rentrée avec plus ou moins d'éclat.

Voyons plutôt si, chez M. Carvalho, *Enguerrand* a fait un grand pas. Nous en doutons un peu, car la reprise de *Manon*, avec M<sup>lle</sup> Sanderson, est un important lendemain aux belles représentations du *Rêve*, de *Lakmé* et de *Carmen* qui ont ouvert la saison. Il y aura bientôt à s'occuper de la *Chevalerie Rustique*, de Mascagni, puis, plus tard, de *Kassia*, cet ouvrage resté inachevé par le regretté Léo Delibes, et dont M. E. Guiraud termine l'orchestration.

M<sup>lle</sup> Sanderson est attendue à Saint-Pétersbourg vers le mois de décembre, où elle doit chanter *Esclarmonde*, de Massenet, à l'Opéra russe.

Depuis un mois on y prépare d'autres ou-

vrages, destinés à occuper la scène en attendant cette belle représentation.

La Société impériale russe de musique a engagé pour cet hiver MM. Massenet et Colonne, qui dirigeront quelques-uns de ses concerts. Il est probable que ce sera avant le premier janvier, où ce dernier doit entrer en fonctions comme chef d'orchestre à l'Opéra, car, sans cela, on se demande comment le vaillant musicien pourrait se dédoubler. Le violoniste Wolff, le violoncelliste Becker et le pianiste d'Albert sont aussi engagés comme solistes pour la saison d'hiver.

Le théâtre installé par la diva Adelina Patti, dans son château de Craig-y-Nos, a été inauguré dernièrement avec un énorme succès. Dans deux représentations de gala, on a entendu des fragments de *Faust*, *Roméo et Juliette*, *La Traviata* et *Martha*, ainsi que plusieurs pages symphoniques.

Les interprètes étaient M<sup>mes</sup> Patti, Julia Valda; MM. Nicolini, Novara et Durward-Lely. La salle peut contenir 250 personnes. Elle est d'un luxe extraordinaire. La scène est machinée comme pour y représenter des féeries. Il y a deux rideaux : le premier en velours bleu ; le second est une toile d'attente montrant M<sup>me</sup> Patti, elle-même, conduisant le « Char de la Musique ». Voilà une merveille qui représente bien des doubles-croches de cet inépuisable gosier.

En attendant que *Lohengrin* ait inspiré nos compositeurs, signalons, en terminant, plusieurs morceaux, pour le piano, qui sont des plus demandés. Une *Valse Mineure*, par Raoul Pugno, pièce d'un sentiment délicat, riche en modulations harmonieuses et sonores. La facture, d'une réelle originalité, lui vaut une attraction de plus. Bonne moyenne force. — La jolie « musette » intitulée : *Autrefois*, par A. Marmontel, est une charmante petite idylle, autant d'agrément que d'étude, écrite avec tout l'art que ce maître apporte dans ses moindres comme dans ses plus fortes œuvres. Presque facile. — Tout à fait facile et point banale, la mignonne bluette d'Edouard Broustet, qu'il intitule : *Tricotets*. Son caractère vif et léger convient on ne peut mieux aux jeunes fillettes, auxquelles elle est destinée. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne. — Pour le chant, c'est un bel *O Salutaris*, de Lefébure-Wély, que nous avons trouvé en furetant dans ses œuvres posthumes, et dont le caractère profondément religieux, la mélodie élevée, ne se retrouvent pas souvent dans les publications plus récentes. Comme il n'est pas le seul de ce maître dans le ton de si bémol, nous le désignerons par sa dédicace : « A M<sup>lle</sup> H. Oudinot ». Editeur : Léon Grus, place Saint-Augustin.

MARIE LASSAVEUR.



# causerie



L'ÉTÉ est fini ! Ne vous semble-t-il pas qu'il commence à peine, tant il a paru court, entremêlé de sombres jours, noyé de pluie ? On a fait du feu en juillet, on s'est enrhumé en août, septembre a soufflé la tempête, et voici octobre avec ses gelées blanches, ses longues nuits ; octobre, le précurseur de novembre. Allons, c'est bien fini, résignons-nous ! Et puisque nous regrettons les jours passés, causons de ce qui nous a consolés, de ce qui nous a tenu chaud au cœur, pendant cet été aqueux, je veux dire de cette merveilleuse odyssée de nos marins, qui nous a rendu joie et confiance. Comme nous étions déshabitués de ces triomphes pacifiques, de ces courants de sympathie depuis vingt ans qu'on nous boudait parce que nous étions malheureux ! En avons-nous avalé de ces couleuvres ! Maintenant nous sommes les amis de tout le monde, et nous n'oublierons jamais que les Russes, les premiers, nous ont traités en frères.

Une fois l'impulsion donnée, il n'y avait plus qu'à suivre, et c'est ainsi que les évolutions de notre flotte du Nord n'ont été qu'un long triomphe.

Quels merveilleux souvenirs les héros de ces fêtes n'ont-ils pas emportés ; maintenant que nous avons un marin à l'Académie française, nous ne craignons plus l'oubli de telles émotions ; quelque jeune officier à bord, confiné dans sa petite cabine, écrira sans doute ses émotions, ses succès ; il nous révélera cette vie intense de Pétersbourg, et les mystères de Moscou la sainte, qui ressemblent si peu à nos cités occidentales ; et, nouveau Loti, fera passer en nous les émotions étranges qui remplissent l'âme du voyageur.

En Russie, le passage de nos marins a provoqué un véritable délire ; en Danemark, on s'est étreint silencieusement ; il n'est pas besoin de paroles entre gens qui souffrent pour se comprendre. L'accolade des Danois disait si clairement : Nous nous réjouissons de vous voir debout, compagnons de nos infortunes ; ne nous oubliez pas...

L'accueil des Anglais est peut-être celui qui a le plus chatouillé notre amour-propre. Ils

nous ont si longtemps traités en quantités négligeables, ces bons voisins, qu'il faut supposer de notre part une valeur bien incontestable pour comprendre un pareil revirement. A Portsmouth, la mer s'est faite coquette vis-à-vis de nous, elle s'est gonflée, elle a monté ses vagues à l'heure de la revue, pour se laisser vaincre par nos manœuvres calmes et hardies, pendant que la reine passait devant nos cuirassés.

On n'a pas idée de l'esprit de routine de notre siècle ; choses et gens obéissent à son impulsion, et quand vous signalez un fait quelconque, soyez sûres qu'il fait partie d'une série ; celles des mois derniers ont été nombreuses : grèves, maladies royales, épidémies se sont nommées légion ; les pèlerinages ont été aussi fort nombreux, sans doute pour contrebalancer tant de misères. La Sainte-Tunique a amené à Trèves des visiteurs de tous les pays ; c'a été une grande manifestation catholique, suivie du pèlerinage de la jeunesse française à Rome ; et comme si ces deux centres pieux ne fussent pas suffisants pour le zèle religieux de notre France, Lourdes voyait presque en même temps accourir à la source miraculeuse des milliers de pèlerins conduits par nos évêques.

Pendant que l'*Hymne Russe* et la *Marseillaise* s'enlaçaient dans tous les squares musiciens de France ; pendant que nos pauvres soldats mouraient à Avesnes et à Perpignan ; que la pluie tombait et que Taïeb-bey mangeait avec une fourchette à la table de M. Carnot, je m'installais en philosophe et en Auvergne dans une station balnéaire où je comptais, tout en étudiant le public qui pose sans s'en douter devant les yeux attentifs des personnages désintéressés, faire de belles promenades, pour vous les raconter ensuite. Le mauvais temps ne m'a pas permis de mettre à exécution la seconde partie du programme ; mais comme la première a été bien remplie ! Ne pouvant sortir, on se groupait davantage, et de ces rapports multipliés naissaient des incidents bizarres, des rencontres fâcheuses, des rivalités amusantes.

Il y a une tradition peu hospitalière que connaissent tous ceux qui fréquentent les villes d'eaux. Chaque hôtel donne des soirées ou des matinées à ses voyageurs, et on invite à ces réunions quelques personnes choisies parmi la clientèle des autres hôtels, qui s'empressent de rendre la politesse à la première occasion.



Vous croyez que cela cimente l'union de la petite colonie? Pas du tout; c'est le signal des hostilités, et l'on voit éclater toutes les passions mauvaises avec une véhémence que rien n'arrête.

J'ai été témoin de scènes incroyables, et cette fois c'était une jeune fille qui menait la cabale. Si je vous raconte ce que la vanité, la suffisance, la rancune peuvent produire chez une de vos semblables, mesdemoiselles, c'est pour vous défendre contre les sentiments qui amènent de pareils résultats. Vous rappelez-vous ce que nous raconte notre vieil ami Lamé-Fleuri, d'un esclave qu'on enivrait, sous les yeux des jeunes Spartiates, pour leur donner l'horreur du vin par la vue des excès auxquels il entraîne? Eh bien, j'use du même procédé à votre égard.

Je me rendis donc un soir à l'une de ces invitations et m'installai de manière à bien voir la fête, car je n'aime rien tant que le plaisir de la jeunesse. Mais, à peine assise, je m'aperçus qu'il y avait de l'électricité dans l'air; les jeunes filles de l'hôtel qui nous recevait se serraient l'une contre l'autre et accaparaient les danseurs; on chuchotait; une grande brune, M<sup>lle</sup> de Bel..., debout au milieu du groupe, commandait des yeux et du geste. Qu'allait-il se passer?

On le vit bientôt; le premier quadrille démasqua les noirs projets; les invitées, comme des parias, furent mises systématiquement à l'écart; elles dévorèrent l'affront avec une apparente sérénité, se contentèrent d'un coin à part dans le salon; mais l'heure de la revanche allait sonner pour elles. Le plus fin danseur de la partie adverse se précipite au-devant de M<sup>lle</sup> de B. et l'invite pour la prochaine valse: la jeune fille ne s'attendait pas à tant d'audace; elle se trouble, accepte, et la voilà voltigeant au bras de l'ennemi. Cet ennemi avait autant d'esprit que de jarret, et sa conversation fut un vrai supplice pour sa partenaire. Suffoquée par la colère, ayant cassé son éventail et déchiré son mouchoir, M<sup>lle</sup> de B. ourdit un nouveau complot: on ne dansera pas lorsque ce monsieur dansera, on fera le vide

autour de lui, et autour des jeunes personnes qui sont venues avec lui. Il y a des éclairs dans les yeux de l'amazone; mais elle parle si haut, elle fait une pantomime si claire que son projet est mis à jour, et le danseur évincé a tout compris; il commence avec sa cousine: tout le monde s'arrête; la cousine fatiguée, il la dépose sur sa chaise, et du même mouvement s'empare de la main de sa sœur, puis d'une amie, etc. Si bien qu'après trente-cinq minutes de valse, M<sup>lle</sup> de B. avait obtenu ce résultat: L'ennemi avait acquis une réputation de valseur émérite, s'était amusé à ses dépens et avait tourné les rieurs de son côté, sans compter qu'ayant choisi ses partenaires parmi les plus jolies de ses alliées... enfin, vous comprenez. Il n'y a pas jusqu'aux danseurs, vexés du rôle que M<sup>lle</sup> de B. leur avait imposé, qui ne dissent le lendemain à qui voulait l'entendre: qu'elle était mûre, qu'elle cherchait un mari, et autres propos à lui donner la jaunisse si elle les a entendus. Moralité: Soyez bonnes, si vous voulez qu'on vous aime.

Yvonne, ma petite amie, plus heureuse que moi, était tombée sur un port de mer où l'on ne s'entredévorerait pas sous prétexte de s'amuser. Manon, sa fille, jambes nues, pieds nus, coiffée d'un béret, en jupon rouge très court, barbotait du matin au soir dans la mer, initiant master André aux joies maritimes: ils se baignaient à marée haute, pêchaient des crabes et des crevettes à marée basse. Quelquefois, usant sans façon des bateaux de pêcheurs échoués sur la plage, ils jouaient à Robinson naufragé ou à quelque autre épisode, retenus et appropriés à la circonstance.

Pendant ces ébats, la jeune mère assise sur une pointe de rocher contemplait ses enfants, heureux, épanouis, prenant de bonnes joues et des mains halées; elle se reposait en esquissant sur son album le profil des falaises, ou celui de la vieille barque où se cachaient les deux chéris, et les jours coulaient si paisibles qu'on aurait voulu les faire durer indéfiniment. Mais qu'est-ce qui ne finit pas en ce monde?...

C. DE LAMIRAUDIE.

## PENSÉES ET MAXIMES

On apprend à bien penser comme on apprend à bien coudre, et je souhaiterais que la mode en vint aux femmes.

M<sup>me</sup> D'AGOULT.

Deux ou trois rayons de soleil consolent d'une semaine de pluie: c'est toute l'histoire de la vie avec ses joies qui font si vite oublier ses peines.



## DEVINETTES



## Charade

Mon *premier* n'est jamais qu'une note en musique ;  
A mon *troisième* aussi même règle s'applique ;  
Pour mon *second*, il est ou causé par la peur,  
Ou parfois par la joie, ou bien par la douleur.  
Tout homme à mon *dernier* doit demeurer fidèle  
Et ne point reculer lorsque sa voix appelle.  
Enfin, presque toujours on veut par mon *entier*  
Se plaindre, s'excuser ou se justifier.

Communiqué par CLAIRE PLET.

## Mots en losange

1° Dans le cou. — 2° Cours d'eau français. — 3° Recherché des sages et des fous. — 4° Indispensable au far-niente. — 5° Ne peut jamais être un entier. — 6° Cher aux Hébreux. — 7° Dans un navire.

## Proverbe

Prendre deux lettres se suivant dans chacun des noms de ville ci-après, excepté dans le 5° où l'on ne prendra qu'une lettre, et former ainsi un proverbe de cinq mots :

Lunéville — Lannion — Macon — Falaise — Limoges — Tlemcen — La Fère — Bordeaux — Coutances.



## Anagramme

— L'effroi des femmes coquettes.

— Le souhait

Qu'en soi-même tout bas on fait.

— Ce qu'on dit pour que tu répètes

## Fantaisie (rébus graphique)

Prière de lire ceci :

vent besoin d'un SOI.  
on a

## Fantaisie

Trouver le nom d'une reine cruelle dont les lettres peuvent former ces mots : « Chaîne dite de crimes ».

## Mots en éventail

Commencant tous par la même lettre et formant le nom d'une ville célèbre dans les guerres de religion.

De gauche à droite :

On y danse — Serpent — Poisson — Comme on prononce broc — Pour passer — Interjection — Ouverture — Une qualité — Un vase — Céréale.



## EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE SEPTEMBRE

## MOTS EN TRIANGLE :

C  
A  
R  
C O R R E G E  
A  
C  
H

## MOTS EN CARRÉ :

D A I M  
A L B I  
I B I S  
M I S S

## MOTS EN TRIANGLE :

D A N T E  
A S I E  
N I L  
T E  
E

PROVERBE : Le fil casse où il est mince.

MÉTAGRAMME : Cime — Dime — Rime — Lime.

DERNIÈRES PAROLES : Gustave-Adolphe à Lutzen.

## PROBLÈMES POINTÉS : Consonnes :

Tel donne cent mille francs qui n'oblige personne.

La manière d'offrir vaut mieux que ce qu'on donne.

## Voyelles :

Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.

(M<sup>me</sup> DE STAEL.)

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 21, rue Chauchat.



# JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

Décidément, mesdemoiselles, la mode veut que nous soyons encore *prises* dans des façons plates et que le genre tailleur prime tous les autres.

Lequel d'ailleurs irait mieux avec la jupe collante, taillée en biais, aux lés de derrière, et tombant souplement? Donc, pour le costume de ville, la façon tailleur appelée par les grosses étoffes qui sont en vogue, telles que les vigognes à longs poils brillants et des pékins à larges rayures peluche imitant la fourrure. Habillées de ces tissus, nous aurons l'air d'arriver des régions polaires, tant ils sont chauds à l'œil.

Nous devons vous signaler le crépon d'hiver à ondulations pour le costume demi-habillé.

Le costume tailleur est brodé de soutache plate ou ronde, le plus souvent assortie à la couleur du drap. Voici un joli modèle en drap *bison* que nous avons vu répété dans les couleurs *bleu gabier*, *Thyrol*, *Cordoue*, *acajou*.

La jupe, légèrement inclinée, biaisée derrière, avec un petit groupe de fronces à la ceinture, dessine les hanches; elle est montée sur un fond de taffetas. Le corsage très simple, fermé devant sous un pli qui cache les boutons tailleur, est à pointe arrondie avec un biais soutaché sur le contour, biais agrafé devant et que l'on retrouve en col droit et au bas de la manche plate. Voyez quelle simplicité! Tout le luxe, luxe de soutache, est réservé pour la jaquette tailleur assortie et de moyenne longueur. Très cintrée au dos, elle croise, ou s'ouvre à volonté. Elle est entièrement soutachée et doublée d'une belle soie changeante.

Cette broderie de soutache s'éveille de perles de jais rondes, taillées et sobrement jetées dans les enroulements de la ganse; ces points lumineux sont d'un effet charmant.

Comme complément, le chapeau de feutre ou de drap à bord ondulé bordé de plumes ou d'un simple courant

de perles; le dessous de la passe en feutre d'une couleur seyante. Bottes en chevreau mat et gants de Suède fauve. Un gentil mouchoir en batiste avec feston de couleur.

Très correcte, élégante et d'une simplicité attrayante cette toilette dédiée aux jeunes filles.

Pour l'instant, nous ne prévoyons aucune révolution dans la mode, et l'apparition de la robe princesse semble reculer encore le retour des draperies. Qui donc s'en plaint? Si la mode enlevait à la jupe plate ce semblant de queue qui nous oblige à la relever, la critique aurait le bec de sa plume coupé. La robe princesse doit être la bien venue auprès de toutes les femmes, les jeunes en tête. Elle habille avec grâce et distinction, qu'elle soit de velours, de superbe soie, de drap ou d'un gros tissu souple. En velours, une belle garniture de boutons anciens; une collerette et la manchette en vieux point; en faille, elle est fermée de côté, avec un falbala de dentelle, l'engageante et la demi-pélerine.

On abandonne les empiècements dont on a tant abusé. Cependant le voici en velours au corsage de drap; ou en astrakan avec le bas de manche pareil.

Le cachemire ne subit ni les caprices de la mode ni ceux du temps. Qu'il fasse mauvais ou beau, on le porte toujours avec plaisir. Il est de grande simplicité ou de moyenne élégance, suivant sa garniture ou l'étoffe avec laquelle on le combine. Cet automne on le garnit de ruban de velours dont on met trois ou cinq cercles au-dessus d'un étroit ourlet et qu'on dispose en pattes sur le devant du corsage; celui-ci est ouvert sur un gilet *Directoire* dans lequel se perd une cravate en linon. La manche est cernée de ruban de velours jusqu'au coude.

CORALIE L.

Le 9<sup>e</sup> Album de travaux du 19 septembre de l'édition hebdomadaire contient : Boîte faite d'un carton à chapeaux pour rubans, dentelles, etc. — Panier à bois pouvant servir de casier à musique. — Écran-bannière, cheminée, drapé de vieille étoffe. — Écran vide-poche. — Pare-feu Louis XV à deux feuilles. — Deux petites garnitures au crochet, pour lingerie. — Plateau Louis XV pour cartes. — Tabouret de pied. — Sac à ouvrage avec résille en fil d'or.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Rien ne peut mieux donner une idée du goût de M<sup>lle</sup> Rabbit que la description des chapeaux de la gravure coloriée 4853 (*bis*), que cette modiste de goût a faits spécialement pour vous, jeunes femmes et jeunes filles.

Capote en velours rose, pincée de plis au milieu du fond. Le bord, dépassé par une dentelle noire froncée, est appliqué de Chantilly découpé. Devant, pouf de plumes noires.

Capote faite de paillettes changeantes rouges et vertes, drapée de surah mousse, avec roses verdies et fleurettes posées derrière au-dessus des mentonnières, qui sont en velours mousse.

Chapeau en feutre noir, avec le dessous de la passe en feutre crème. Une touffe de plumes noires forme la calotte; une aigrette au milieu. Attache en velours crème, prenant derrière sous la passe.



Capote en dentelle noire avec pendrilles de jais ; devant, un nœud plat en ruban d'or laisse voir un peu les cheveux du sommet de la tête. Cache-peigne en capucines de velours en forme de fer à cheval ; légère aigrette s'avancant du cache-peigne sur la passe. Mentonnière en velours noir.

Capote en drap beige rosé très joliment chiffonnée devant par une tête de loutre ; une autre derrière au-dessus des pointes de drap nouées en l'air, les deux sont reliées par la fine bande de loutre posée au bord. Brides en velours loutre.

M<sup>me</sup> Rabit, 26, rue de Châteaudun, fait pour les jeunes filles de charmantes capotes, depuis 35 francs, et pour les jeunes femmes des chapeaux ronds d'une grâce et d'une élégance incontestables.

De chez M<sup>me</sup> Rabit, passons 19, rue de la Paix, chez M<sup>me</sup> Pelletier-Vidal, où la mode comme il faut, élégante et simple, se montre si variée. Quel goût, quel talent, quelle imagination ne faut-il pas pour trouver à faire du nouveau avec ce fourreau et ces façons plates qui excluent les fanfreluches ! C'est M<sup>me</sup> Pelletier-Vidal qui, de l'ancienne robe princesse, a fait une nouveauté que nos plus difficiles mondaines patronnent de leur élégance. Cette robe, nous l'avons vue en une sorte de tissu cordé et garnie de passementerie assortie. Pour l'hiver, M<sup>me</sup> Pelletier la garnira d'une étroite bande de fourrure, et, sortie de ses mains, cette robe aura grand genre. Les beaux tissus qu'emploie M<sup>me</sup> Pelletier nécessitent peu de garnitures, qui sont fournies souvent par l'étoffe elle-même ; tout le luxe est dans la façon, et quelle façon ! Corsage moulant la taille, jupe donnant une gracieuse désinvolture, tout est combiné pour faire valoir la femme.

Très jolies les pelisses d'automne en choudas et la redingote en drap ou en vigogne. Des doublures délicieuses accentuent le cachet de distinction des costumes et pardessus qui sortent de la maison Pelletier-Vidal.

Il faut que la couturière, quoique très bonne, soit aidée dans sa tâche par la corsetière. Un corset bien coupé, dissimulant au besoin les petites imperfections de la taille, est un auxiliaire indispensable pour être bien habillée, et nous engageons fort nos lectrices à ne pas économiser sur cet objet ; le bien-être et l'hygiène y sont intéressés plus encore que la coquetterie.

Le corset-cuirasse de M<sup>me</sup> Emma Guelle, 3, place du Théâtre-Français, réunit toutes les conditions que nous devons rechercher dans un bon corset. Sa coupe excellente prend la taille avec élégance et sans pression fatigante ; les baleines et les ressorts, posés avec entente, allongent le buste et donnent de la sveltesse à la taille en dégageant les hanches ; on y est de suite à l'aise. Le couteil de soie de couleur nouvelle, fait un corset un peu moins élégant que s'il était en satin ; mais ce tissu souple permet de supprimer la doublure de soie qu'exige la satin et coûte bien moins cher. A tous ses corsets, M<sup>me</sup> Guelle met le busc articulé incassable, qui est breveté. Pour les fillettes, le corset à épaulettes oblige progressivement à se tenir droites celles qui se courbent par faiblesse de complexion ou par habitude. Le corset orthopédique de M<sup>me</sup> Guelle a mérité de nombreuses récompenses ; il est dans bien des cas conseillé par les médecins.

C'est à la *Scabieuse*, 10, rue de la Paix, que nous prenons les renseignements suivants, la réputation de cette maison de deuil offrant toutes les garanties désirables. Nous commencerons par la nomenclature des étoffes noires de grand deuil : Henrietta Cloth, épinglé, drap de l'Alma, paramata, vigogne, Inde foulé et les cachemires, tissus de

première qualité. Viennent ensuite, pour le deuil moins austère, les armures et les fantaisies : granité, pointillé, diagonale, croisé, rémoise, fougère ; puis côte de cheval unie à filet satin, écossais, brochée. Le crêpon de laine uni, chevronné, armure, ondulé. Pour jaquette et manteau, la draperie unie, amazone, taupeline, thibet, zibeline et celle de fantaisie : Corskrew, chevron, matelassé, broché que l'on trouve avec envers de fourrure. Lainages de demi-deuil : crêpons unis et de fantaisie gris, héliotrope, prune ; puis des flanelles et molletons pour robe de chambre. Ces tissus sont élégants, marquent la nouveauté et seront d'excellent usage.

Quelques indications sur les costumes et pardessus compléteront les renseignements qui précèdent.

La jaquette en drap taupeline noir ou de couleur, doublée en surah de soie, se fait longue, sans la basque rapportée, soutachée devant, avec deux revers également soutachés, ainsi que la manche ; col et manche garnis d'une bande de renard noir, ce qui rend cette jaquette habillée pour l'hiver et en fait une jolie confection pour jeune femme et jeune fille. Le prix, 125 francs, est des plus abordables. Citons un costume tailleur en drap beige côte de cheval à jupe unie piquée. Veste à revers s'ouvrant sur un gilet que l'on peut changer à volonté. Façons très soignées faites par un tailleur spécial attaché à la maison ; coup : excellente.

La place nous manque pour décrire un costume en grosse serge marine et un autre en drap myrte avec passepoil d'astrakan qui sont absolument réussis.

Envoi franco d'échantillons.

La maison Lefèvre-Cabin, ancienne maison Sajou, 74, boulevard de Sébastopol, après avoir créé cet été les plus séduisants travaux pour les travailleuses en villégiature, ne s'est pas endormie sur les succès obtenus ; elle a pensé au retour de toutes ces envolées et leur a préparé des travaux de toutes sortes pour leur plaisir et la coquetterie de leur *home*.

Voici des fauteuils et des chaises en tapisserie style Louis XVI, — très à la mode — le canapé, enfin tout un ameublement de petit salon, avec le paravent et des coussins de satin brodés à fil tiré ou appliqués d'étoffes anciennes ; des chaises volantes aux délicats dessins enroulés et fleuris. De 35 à 70 et 80 fr. un choix de beaux fauteuils, avec ou sans personnages, dans tous les styles. Parmi les chasubles et tapis d'église, nommons les chasubles à 22, 25 et 30 fr. ; des prie-Dieu à 15, 18, 20 et 25 fr., échantillonnés ; des lambrequins d'autel à 14, 16, 18 et 22 francs.

Nous voudrions nommer tout ce que l'on nous a montré si aimablement ; le peu de place qui nous est accordé nous oblige à nous arrêter, mais non pas sans vous avoir dit que l'on trouve tous les ouvrages nouveaux et tout ce qu'il faut pour les exécuter, à des prix très avantageux, à la maison Sajou.

La machine à coudre de la maison Bacle, rue du Bac, 46, est la plus pratique de toutes les machines qu'il nous a été donné d'essayer. Elle doit à la pédale magique qui la fait travailler, d'être excessivement douce et de fournir sans fatigue de longues heures de travail. Le mouvement de cette pédale est si doux, que la plus petite pression donnée même par un enfant, suffit pour la faire marcher. Ajoutez que la tension du fil est réglée et que toutes les difficultés ont été écartées par des perfectionnements successifs et l'invention de guides aussi simples que faciles à manier. Tous les ouvrages se font sans difficulté, le gansage, la soutache, le point de chaînette, comme la sim-



ple couture, l'ourlet, la piqure, et tout cela plus ou moins fin, selon l'objet.

Perfectionner toujours le mécanisme de sa machine à coudre est la préoccupation de M. Bacle. Nous nous demandons quel nouveau perfectionnement il peut y apporter, à moins qu'il ne fasse marcher le mécanisme tout seul, sans pression ; nous n'en voyons pas d'autre.

A la maison Leeker, 3, rue de Rohan, nous avons vu de superbes ouvrages :

Fauteuil, tulipes, faisant pendant à celui qui a été donné dans le numéro de décembre 1890, échantillonné, le fond en laine, 80 fr. — Fauteuil Louis XVI, couronnes et panier de fleurs tramés, fond en laine, 110 fr. — Deux fauteuils Louis XV avec personnages sur le dossier, des animaux sur le siège de l'un, des fleurs sur l'autre, les ornements lancés, le fond extérieur en laine, 250 fr. chacun. — Fauteuil Renaissance, fleurs et chimères faites au petit point, le reste tramé, fond en laine, 220 fr.

Deux bandes pour chaise vénitienne, l'une avec iris, l'autre avec tulipes tramées sur 1 m. 50, fond en soie, 70 fr.

Ouvrages sur drap : Dessus de piano, petites pâquerettes découpées en soie roses et mais et appliquées sur drap bronze par des fils d'or, 70 fr. Sur satin bronze, bandeau de cheminée, 2 m. 50 de long, 70 fr.

Coussin, corbeilles de fleurs reliées par des rubans, 48 fr. Sur drap, branches d'œillets, 35 fr. Sur drap beige, tapis long pour table, 32 fr. Sur drap crème, coussin découpé entre les dessins, 32 fr.

Ecran satin chamais pâle, le printemps, fleurs en relief, oiseaux sur une balançoire, broderie chenille et soie, 80 fr. — Dessus de table brodé au point de marque et fil d'or, 25 fr.

Couverture de berceau, appliques de fleurettes en soie bleu pâle disposées en traîne sur drap blanc, 55 fr. Une autre avec branche de marguerites très en relief, 50 fr.

Pèlerine en lainage avec dessin à broder en soie blanche ou bleue au point de tige, feston au bord, 10 fr.

Paletot en flanelle et passe couloir avec point lancé et feston en soie d'Alger, 12 fr. — Pèlerine au crochet en laine cordée avec ruban séparant les rayons, 10 fr.

Bonnet en laine cachemire fine avec ruche, 6 fr.

Chausson crochet marguerite, fermé de côté, 5 fr.

Bottine au crochet tunisien, boutonnée de côté, 6 fr. 50.

Soulier avec patte croisée et boutonnée, 6 fr. 50.

\*\*\*

#### MAISON D'ANTHOINE

24, rue des Bons-Enfants

Les manteaux de pluie de la maison d'Anthoine, 24, rue des Bons-Enfants, offrent des ressources sans nombre à la toilette féminine. Les modèles créés au fur et à mesure des variations de la mode sont toujours de la dernière nouveauté tout en gardant leur côté pratique.

En voyant ces manteaux coquets et gracieux, confectionnés avec de beaux tissus souples et chauds, on ne peut s'imaginer qu'ils ont l'imperméabilité du caoutchouc et qu'avec un parapluie pour garantir le chapeau, il est possible de sortir par les plus mauvais temps sans qu'une goutte d'eau pénètre jusqu'au costume.

C'est un véritable progrès que cette imperméabilisation d'étoffe qui permet d'être élégamment habillée par n'importe quel temps sans être condamnée à porter cette affreux caoutchouc qui soulève le cœur par son odeur insupportable.

Envoi franco du catalogue et des échantillons à nos lectrices.

#### ROSÉE CRÈME

La peau subit l'influence des changements de température, et, lorsque la transition est trop brusque, les effets en sont parfois très désagréables. Les peaux fines et les teints délicats ont le plus à souffrir en ces circonstances.

Nous engageons nos lectrices à se servir de la *rosée crème* ; elles préserveront ainsi leur visage de tous les petits inconvénients qui en altèrent la beauté. Les traits les plus réguliers manquent de charme s'ils ne sont accompagnés d'un joli teint clair, net, que ni boutons ni rougeurs ne viennent déparer.

La *rosée crème* empêche aussi les rides, les gerçures en entretenant l'épiderme dans un état de souplesse continu. Cette préparation nouvelle, d'un parfum très doux, contient un antiseptique qui préserve de tout contact malsain les personnes qui en font usage.

La *rosée du corps* ayant les mêmes propriétés est précieuse pour les soins du corps auquel elle donne souplesse, vigueur et santé.

En vente, 35, rue de la Tour-d'Auvergne, au Bon Marché, au Louvre, à la Place Clichy et dans toutes les bonnes parfumeries.

\*\*\*

#### MM. ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS DE LAINAGES

Maison de vente, 27, rue du 4 Septembre, Paris.

Nous avons dit ailleurs, que les draps auraient toutes les faveurs de la mode cet hiver : nous allons donner ici de plus précises indications.

La maison Roullier frères présente aux élégantes de nombreux produits de nos fabriques de Sedan, les premières de France pour la draperie, d'une supériorité absolument parfaite, tant au point de vue de la beauté du tissu, que de la variété et de la finesse du coloris.

Nous avons vu d'abord une sorte à 7 fr. 25 en 1 m. 20 de large, qui est tout ce que l'on peut rêver de joli. Fin, souple, faisant des plis d'une grâce toute picturale, cette collection contient des gris, des havanes clairs et foncés d'une variété infinie. On y trouve encore des verts, des héliotropes, des bleus dans toutes les gammes, des vieux roses, des lilas et des roses d'un très grand charme, sans aucune exagération de langage. Une autre sorte à 9 fr. 75 en 1 m. 40 de large constitue le plus magnifique tissu qui ait jamais été fait. Une toilette avec un de ces draps sera certainement aussi élégante que tout ce que l'on pourra imaginer. Ces draps qui ont un peu plus de main que les précédents, ont par leur grain et leur reflet le châtoiment si doux et si chaud des velours. J'en ai deux sous les yeux en vieux bleu très clair et en rose Pompadour, qui avec quelques broderies d'argent feraient deux merveilles d'élégance. Tous les autres dans les lilas, les héliotropes, les bleus, les crèmes, les gris, les havanes clair et foncé sont destinés aussi à des toilettes de cachet.

Aux femmes qui ont le louable désir d'être toujours élégantes, et qui pourtant sont obligées de compter, nous recommandons tout particulièrement les coupes provenant de séries désassorties, que la maison Roullier frères leur offre à des conditions invraisemblables de bon marché, étant donnée la qualité de premier ordre de ces marchandises et leur parfaite fraîcheur. La place nous manque pour donner un aperçu de ces occasions, qui vu leurs avantages extraordinaires seront vite enlevées. Je sais qu'en grande largeur ces coupes, qui varient de 6 à



7 mètres, sont vendues de 22 à 29 fr., c'est-à-dire à peu près à moitié de leur valeur. Il y a également de petits coupons de 1 m. 50 à 2 m. 50 pour jaquettes et pour robes d'enfants.

MM. Roullier frères, 27, rue du 4 Septembre, vous enverront des échantillons par la poste. Prière de les retourner aussitôt choisis.

Aux approches de la mauvaise saison, nous engageons celles de nos lectrices qui redoutent le froid aux pieds de porter les *Semelles hygiéniques Lacroix*. Ces semelles faites avec du crin préparé spécialement pour cet usage, procurent

une chaleur douce et naturelle, et par cela même évitent aux personnes qui en portent constamment, les rhumatismes et les douleurs aux jambes. Par la pluie et la neige elles empêchent l'humidité de pénétrer jusqu'aux pieds, en isolant ceux-ci de la semelle de la chaussure. Elles ne grossissent pas le pied, ne causent aucune gêne et peuvent être mises avec n'importe quelles chaussures. On fait également ces semelles pour hommes et pour enfants, et les mères de familles en en faisant porter à leurs bébés, les préserveront de bien des indispositions. Les *Semelles hygiéniques Lacroix* sont en vente à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, qui envoie franco la notice à toutes les personnes qui en font la demande.

## EXPLICATION DES ANNEXES

### GRAVURE DE MODES n° 4853

Modèles de M<sup>re</sup> Gradoz, 67, rue de Provence.

**PREMIÈRE FIGURE.** — Mante-visite en velours du Nord, bordée de plumes et s'agrafant à l'encolure seulement (voir la planche de patrons); des pampilles de jais sont posées dans le bas, au-dessus de la bande de plumes sur laquelle elles retombent. — Chapeau à passe avançante plate en crêpe gaufré; bord orné de cabochons, revers derrière; dessus, guirlande de gros chrysanthèmes et aigrette de plumes posée en arrière.

**DEUXIÈME FIGURE.** — Jaquette en drap, longue, et fermée par un seul bouton sur un gilet d'astrakan beaucoup moins long; le col évasé et les revers sont d'un morceau; poche et parement évasé en astrakan (ce patron est donné dans la planche de ce mois). — Grand chapeau de feutre doublé de velours et bordé à plat d'un galon festonné; plume dessus.

**TROISIÈME FIGURE.** — Costume en cheviotte pointillée. La jupe plate à ourlet piqué, est fermée de côté sous un petit groupe de plis, qui fait draper légèrement le haut devant. Corsage à basque flottante, ouvert sur une chemisette drapée, qui est elle-même décolletée sur une guimpe de velours; haute ceinture en velours ombré passant sous la basque; manche boutonnée derrière, avec pointe de velours formant jockey. — Capote sans brides à pointe relevée devant; ce revers est couvert d'un petit drapé-éventail en velours; touffe de fleurettes et plumes derrière.

**QUATRIÈME FIGURE.** — Toilette en bengaline gris argent très pâle; au-dessus de l'ourlet, un ruban ombré broché, rose ancien et gris argent est posé en zigzags. Corsage-habit décolleté en rond et froncé devant sur un petit poignet caché sous un ruban ombré; manche unie, fendue dans le bas et bordée d'un ruban qui remonte en angle dessus (voir la planche de patrons). On ajoute une guimpe plate en bengaline, avec ruban ombré à l'encolure. Frange de perles à la pointe du gilet et à l'angle de la basque.

**CINQUIÈME FIGURE.** — Jupe fourreau en drap bleu russe clair, coupée, selon la largeur de l'étoffe, en une ou plusieurs pièces; la largeur du drap permet le plus souvent de la tailler en un seul morceau en plaçant les lisères en haut et en bas; une grande quille en velours, se terminant en pointe aiguë de la ceinture, est posée sur le côté, un peu en arrière, et bordée d'un galon ouvragé dans le bas de l'ourlet. Corsage court, à pointe plissée devant; gilet de velours avec galon faisant pointe à l'encolure; épauière en velours bordée de galons; ceinture en galon se perdant sous les plis du corsage devant; manche plate avec pointe rapportée en velours et galon dessus. (Les patrons de la jupe et du corsage se trouvent dans la planche de ce mois).

**SIXIÈME FIGURE.** — Costume en lainage broché fauve; corsage à longs crêneaux derrière et d'un seul côté devant; le corsage est court de l'autre côté et orné d'une bretelle de petits velours noirs, posée symétriquement avec celle qui, dans la partie opposée, se partage dans les crêneaux de la basque; bande de petits velours au milieu devant, autour du cou, au poignet de la manche et au bas de la jupe, qui est relevée sur le côté et croisée devant pour former une seconde draperie en avant de la première.

**SEPTIÈME FIGURE.** — Costume en drap et velours assortis,

orné de galons d'or à cabochons; la jupe, piquée au bord, est croisée devant, laissant à découvert, dans le bas, la sous-jupe en velours bordée d'un galon. Corsage drapé devant, découpé en pointes dans le haut sur une guimpe de velours; le dos est découpé de même et bordé du galon d'or posé à plat qui fait aussi les pattes d'épaules; côtés du corsage en velours, bordés de galon, se terminant en une pointe allongée dans le bas (1); la pointe du dos, un peu drapée, est bordée de galon; manche plate à parement de velours bordé de galon. — Chapeau amazone en velours, avec revers de velours; oiseau dessus.

**HUITIÈME FIGURE.** — Longue redingote en drap broché, brodée devant d'une fourrure de plumes, sur laquelle est posée une passementerie mélangée de jais, qui s'incruste dans la plume; col évasé, doublé de plumes; les angles renversés sont ornés d'un motif en passementerie sur la plume; manche plate avec bracelet de plumes et passementerie (2). — Capote à bord gondolé en festons, composée de tuyautés de dentelle d'or; devant, nœud droit en coques de petits velours; aigrette en brindilles de fougères d'or derrière.

### GRAVURE DE CHAPEAUX

De M<sup>re</sup> Rabit, 26, rue de Châteaudun.

### MODÈLE COLORIÉ

BANDE LOUIS XVI, tapisserie, pour ameublement.

### CARTONNAGE

ABAT-JOUR PLISSÉ, seconde moitié : 2 feuillets. Voir pour le montage, page 2, Album de septembre et page 4, Album de ce mois.

### DIXIÈME ALBUM

Têtière en drap blanc avec fleurettes en relief. — C C enlacés. — Ecrans à main (berger et jardinière). — Petite dentelle au crochet. — Garniture, guipure Richelieu avec jours. — J B enlacés. — Garniture en grenadine noire. — Grand entre-deux, guipure Richelieu. — Abat-jour plissé (cartonnage joint à ce numéro) sur support-ombrelle. — M L enlacés. — Entre-deux. — Appui du prie-Dieu paru en septembre. — A G enlacés. — Petit angle, broderie plate. — Valérie. — Vide-poche cornet. — Costume de petit garçon. — Dentelle au crochet en travers. — Toilette de mariée. — Toilette de réunion. — Brassière au crochet. — Guirlandes de fougère. — Aglaé. — Motif d'angle.

### FEUILLE X

#### 1<sup>er</sup> côté

CORSAGE A PANIERS, toilette de réunion, page 7. (Album d'octobre).

MANTE-VISITE, première toilette. } Gravure n° 4853.  
CORSAGE-HABIT, quatrième toilette. }

#### 2<sup>e</sup> côté

CORSAGE, cinquième toilette. }  
JUPE-FOURREAU, cinquième toilette. } Gravure n° 4853.  
JAQUETTE, deuxième toilette. }

(1 et 2) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle verte recevront ce patron le 16 octobre.





N° 4853

1<sup>er</sup> Octobre 1891.

S réunis 48, Rue Vivienne

Modèles de M<sup>aison</sup> ROULLIER frères, fabricants, 27, rue du Quatre-Septembre.





N° 4853

Paris Journal des Demoiselles et Petit C

Modèles de Madame GRADOZ, 67, rue de Provence. — Chapeaux de Madame RABIT, 26, rue de Châte

Ayuntamiento de Madrid





1<sup>er</sup> Octobre 1891.

Le Petit Courrier des Dames réunis 48, Rue Vivienne

rue de Châteaudun. — Tissus nouveaux de la Maison ROULLIER frères, fabricants, 27, rue du Quatre-Septembre.



